



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

38.17

WIDENER LIBRARY



HX CPDI W

Ardel-Près du Bonheur.
1893.

62.38.17

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE LIBRARY OF
MAXIME BÔCHER

PROFESSOR OF MATHEMATICS

1904-1918

Received March 15, 1922

CONTES CHOISIS.

Près du Bonheur

PAR

HENRI ARDEL

WITH

ENGLISH NOTES BY PROF. E. RIGAL, B. S., B. L.



NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.

VICTOR HUGO'S NOVELS

New Library Edition in French of

LES MISÉRABLES

Since the author's death, no convenient edition of this great work was to be had, as the old duo-decimo edition went out of print, and the other editions were large, cumbersome, and costly. Mr Jenkins has supplied this deficiency by the production of an American edition which in every respect is the best, cheapest and most convenient one, it has been printed from new type, on fine paper and tastefully bound. It is issued in five volumes in various bindings, as follows: Paper, \$4.50 the set; cloth, \$6.:50 Half Calf, \$13.50; $\frac{3}{4}$ Levant Morocco, \$17.50

For the convenience of schools and students the volumes of "*Les Misérables*" may be had separately in paper at \$1.00 and in cloth at \$1.50 per volume.

QUATREVIINGT-TREIZE

Encouraged by the reception accorded the publication of "*Les Misérables*" the publisher has determined upon issuing the other novels, and has published QUATREVIINGT-TREIZE, (now ready) in similar style to "*Les Misérables*," but in one volume, as follows:—

Paper, \$1.00; Cloth, \$1.50; Half Calf, \$3.00.

GRAZIELLA by A. DE LAMARTINE. This exquisitely told story which is recognized as a model in French style has been added to the French publications in a very pretty edition at the very reasonable price of.....45 cts.

LA TULIPE NOIRE by ALEXANDRE DUMAS.—A new and handsome edition of this popular historical romance has just been published by Mr. Jenkins, and will be found in every way superior to any other edition in print while it is cheaper, 12mo.....45 Cts.

CONTES CHOISIS.

It is intended that this series should contain short stories and *novelles* by the best French writers, thus giving at every moderate price specimens of the very best French fiction.

Each number handsomely printed and published at the uniform price of **25 cents** paper; **50 cents** cloth.

- No. 1.—**LA MÈRE DE LA MARQUISE**, par EDMOND ABOUT.
- No. 2.—**LE SIÈGE DE BERLIN** et autres contes, par ALPHONSE DAUDET.
- No. 3.—**UN MARIAGE D'AMOUR**, par L. HAL VY.
- No. 4.—**LA MARE AU DIABLE**, par GEORGE SAND.
- No. 5.—**PEPPINO**, par L. D. VENTURA.
- No. 6.—**IDYLLES**, par MME. HENRY GREVILLE.
- No. 7.—**CARINE**, par LOUIS ÉNAULT.
- No. 8.—**LES FIANCÉS DE GRINDERWALD**, par EROKMANN-CHATRIAN.
- No. 9.—**LES FRÈRES COLOMBE**, par GEORGE DE PEYBERUNE.
- No. 10.—**LA BUSTE**, par EDMOND ABOUT.
- No. 11.—**LA BELLE-NIVERNAISE**, *histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, par ALPHONSE DAUDET.
- No. 12.—**LE CHIEN DU CAPITAINE**, par LOUIS ÉNAULT.
- No. 13.—**BOUM-BOUM**, par JULES CLARETIE, avec autres historiettes.
- No. 14.—**L'ATTELAGE DE LA MARQUISE**. By LÉON DE TINSEAU. **UNE DOT** par E. LEGOUVÉ.
- No. 15.—**DEUX ARTISTES EN VOYAGE** avec autres contes, par COMTE A. DE VERVINS.
- No. 16.—**CONTES ET NOUVELLES**, par GUY DE MAUPASSANT
- No. 17.—**LE CHANT DU CYGNE**, par GEORGES OHNET.

0

PRÈS DU BONHEUR

PAR

HENRI ARDEL

WITH

ENGLISH NOTES BY PROF E. RIGAL, B. ÈS-S., B. ÈS-L.

COPYRIGHT 1893, BY WILLIAM R. JENKINS.

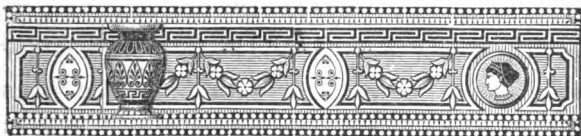


NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.

42562.38.17

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF *
PROFESSOR MAXIME BÔCHER
MARCH 15, 1922



PRÈS DU BONHEUR

I.

E vous ferai observer, Roger, que vous ne me mettez guère au courant des nouvelles de Paris. A quoi vous sert-il d'en arriver? dit la jeune femme avec un demi-sourire distrait. Et elle interrompit sa marche, car l'ascension de la falaise la rendait un peu haletante, allumant une flambée rose sur son fin visage.

Son mari s'arrêta comme elle.

— Mon Dieu, ma chère, quand aurais-je pu

vous raconter quelque chose?... J'arrive hier soir, à six heures pour apprendre que nous dînons dans le monde ; naturellement, durant le repas, nous sommes placés aux deux extrémités de la table ; vous dansez toute la soirée et rentrez fatiguée au point de n'avoir plus la force de dire ni d'écouter un mot ; et c'est tout au plus si, ce matin, j'ai pu obtenir que vous sortiez un peu avec moi.

Il avait parlé d'un ton d'irréprochable politesse, mais avec une sorte de lassitude triste dans la voix.

Comme si elle eût été froissée du reproche muet qu'elle sentait dans ses paroles, la jeune femme quitta le bras de son mari et, d'un geste machinal, se mit à cueillir de larges marguerites d'un jaune d'or, poussées au milieu des ajoncs.

— Oh ! Roger, je vous en prie, ne soyez pas désagréable, fit-elle d'un petit ton plaintif. Ce n'est pourtant pas de ma faute si nous avons une invitation hier soir ; je vous assure

qu'il ne m'était guère possible de la refuser !

Il ne répondit pas, car il savait combien, au contraire il eût été facile d'éviter ce dîner chez des indifférents ; et son regard erra vers l'horizon, où de lourds nuages bleutés couraient, en dépit du soleil, emportés par l'âpre souffle d'un vent de mer qui jetait les vagues avec un bruissement sourd sur les galets.

La plage s'animait de la présence des fidèles, plus ou moins convaincus, qui sortaient de la *messe des baigneurs*. Des silhouettes de femmes en robes claires se détachaient toutes mignonnes, ainsi aperçues du haut de la falaise, mêlées aux statures robustes des hommes, plus nombreux qu'à l'ordinaire, amenés la veille par le train du samedi soir, le *train des maris*. Des enfants, semblables à de petites fourmis affairées, couraient à travers les points sombres des rochers que la marée montante laissait encore à découvert, et leurs jambes nues, dorées par le soleil, trempaient dans les flaques d'eau, semées de lichens.

Ce fut sur eux que s'arrêta le regard de Roger.

— Est-ce que les enfants sont sur la plage, Simone? demanda-t-il à la jeune femme, qui s'était assise sur un petit tertre gazonné. Et sa voix brève prit une inflexion caressante quand il dit ce mot : « les enfants. »

— Sur la plage?... Non... Oui... Je ne sais jamais au juste ce que miss Lizzie et la nourrice deviennent le matin.

Un geste involontaire d'impatience échappa à Roger.

— Vous me trouverez bien naïf, Simone, mais je me figurais que vous deviez toujours être la première renseignée sur ce point... Comment, alors, pouvez-vous aller les retrouver ?

— Mais je n'y vais jamais, dit-elle d'un air convaincu. Miss Lizzie est une femme très sûre, et je lui confie la nourrice en toute tranquillité. Cette sécurité m'est même bien précieuse, car je n'ai pas un instant de liberté ; nous sommes sans cesse en promenades !

— C'est pourquoi, sans doute, vous me faites tant désirer vos lettres, interrompit Roger, avec un sourire d'affectueux reproche. Oh ! Simone, vous ne m'avez pas gâté cette semaine : deux pauvres pages, dans lesquelles il était surtout question de gants que je devais faire réclamer ou réclamer moi-même au Louvre !

Simone se mordit les lèvres de ses petites dents blanches.

— Mon Dieu ! Roger, je suis bien fâchée de vous avoir envoyé dans ce Louvre, que vous abhorrez comme tous vos pareils. Mais à qui me serais-je adressée si ce n'est à vous, puisque maman n'est pas à Paris ? Ils sont si stupides dans ces magasins ! Ils m'avaient envoyé une douzaine de gants marqués *six et demi* ; pour moi c'était immense !... Ont-ils bien compris le changement dont il s'agissait ?

Elle disait « immense » avec un accent qui faisait suivre le mot d'une foule de points d'exclamation, et son regard glissa vers la main qui tenait son ombrelle : une toute petite main

allongée et fine, irréprochablement gantée, dont le poignet s'emprisonnait dans un cercle de vieil argent.

— Je pense qu'ils ont bien compris, répliqua Roger : autant que je comprends moi-même combien votre saison est gaie et vous aide à supporter notre séparation, acheva-t-il ; et une involontaire amertume assombrissait sa voix, bien qu'il eût employé un ton de badinage.

— Oh ! Roger, vous me manquez beaucoup, je vous assure, dit Simone avec une parfaite tranquillité et un charmant sourire qui souleva ses lèvres le plus joliment du monde. J'ai bien pensé à vous ces dernières semaines, alors que vous étiez chez votre mère. Elle est tout à fait hors de danger maintenant ?

— Oui, merci.

— Ah ! tant mieux ! fit-elle distraitemment.

Et, sans transition, elle continua :

— Oh ! oui, Roger, j'ai bien regretté que vous ne puissiez partager nos plaisirs, car nous nous amusons beaucoup. Depuis que vous

n'êtes venu, il est arrivé aux Dalles toute une colonie américaine, des amis, cousins et cousines de Jessie Gunter, qui étaient à Etretat et sont venus la retrouver ici pour finir leur saison.

— Ah ! dit Roger, qui, d'un coup sec de sa canne, brisa la tête élégante d'une petite herbe folle dressée à ses côtés.

— Ce sont des gens charmants ! Parmi eux se trouvaient des artistes qui nous en ont présenté d'autres déjà installés ici... De sorte que maintenant notre cercle est tout à fait agréable... Tous sont si gais et ont tant d'entrain... Oh ! je me suis royalement amusée ces jours-ci, finit-elle avec un joyeux éclat de rire. Mais vous comprenez qu'avec une vie aussi mouvementée, il ne me reste plus de temps pour aller travailler sur la plage auprès des bébés, comme une respectable mère de famille.

« Pas plus que pour m'écrire », pensa Roger. Mais il était trop fier pour lui laisser voir combien il souffrait de son indifférence aimable, ni pour réclamer une affection qu'elle ne songeait

pas à lui montrer. Oui, trop fier ! Par malheur, elle, Simone, disait trop froid.

Et pourtant, sous sa froideur apparente, il l'aimait avec une tendresse profonde, cette rieuse Simone. Seulement une colère sourde l'agitait quand il la voyait éprise de frivolités, sacrifier à ses plaisirs le bonheur de leurs deux vies ; et alors, tout en gardant envers elle la courtoisie absolue dont il s'était fait une loi, il devenait railleur ou sévère, peut-être pour résister à la tentation de la supplier de se laisser aimer.

Sous le grand jour de la falaise, il la regardait et la trouvait délicieusement jolie, comme toujours, dans sa robe de laine bise, dont le corsage à demi-flottant laissait à la taille toute sa souplesse jeune, avec ce petit béret qu'elle avait mis à cause du vent, et d'où s'échappait, mal retenue par le peigne d'écaille, la lourde torsade de ses cheveux châains, éclairés de chauds reflets d'un or blond. Son visage, tout à l'heure si calme quand elle parlait de l'absence

de son mari, était devenu animé et joyeux, et ses yeux, d'un bleu teinté de vert, — comme les eaux qui battaient le pied de la falaise, — riaient entre les cils foncés.

— Enfin, aujourd'hui, s'écria-t-elle, vous pourrez être des nôtres, Roger, et venir *luncher* à Ermeville.

Une exclamation de mécontentement monta aux lèvres de son mari.

— Aujourd'hui?... Oh ! Simone, pour un jour que je me trouve ici, ne pouvez-vous quitter un peu ces indifférents ! Je vous ai tant de fois priée de me garder votre dimanche, puisque ces malheureuses affaires de Bourse me retiennent toute la semaine à Paris.

Elle ne répondit pas, surprise, presque fâchée.

— Simone, laissez-vous attendrir !... Savez-vous que voilà près de trois longues semaines que je suis privé de votre présence ?

— Je crois bien, vous m'avez tout à fait abandonnée pour votre mère, dit-elle avec impatience.

Mais ces mots furent à peine échappés qu'elle les regretta, surtout quand elle vit l'éclair qu'ils avaient amené dans les yeux de son mari.

— Vous oubliez, dit-il, la voix vibrante, combien ma mère vient d'être gravement souffrante, à tel point que je n'ai pu hésiter une seconde à sacrifier mon séjour auprès de vous. Mais dès qu'elle s'est trouvée hors de danger, je l'ai quittée... je suis revenu du Dauphiné il y a deux jours ; je n'ai fait que passer à Paris, j'arrive ici, et...

Il s'arrêta brusquement, ayant peur d'en trop dire. Il sentait que sa voix devenait brève, amère, au moment même où il eût tant souhaité rapprocher de lui sa jeune femme ; car, durant les jours qu'il venait de passer dans cette solitude sauvage du Dauphiné, dans le château même où il avait jadis amené Simone sitôt après leur mariage, le vide de leur existence désunie, — auquel il se croyait résigné, — lui était apparu plus douloureux que jamais. Transporté tout à coup loin de son milieu habituel, loin de

l'agitation fiévreuse de Paris, il avait beaucoup réfléchi, surtout aux heures calmes du soir, tandis qu'il arpentait les sentiers boisés du pied de la montagne.

Pour la première fois, il s'était pris à juger sévèrement la réserve hautaine sous laquelle il cachait à Simone son affection, parce qu'elle en semblait dédaigneuse. Il s'était blâmé de se désintéresser des goûts de la jeune femme, de ne plus tenter aucun effort pour la disputer au monde. Et c'était plein de ces pensées que, la veille, il était venu la rejoindre.

Aussi reprit-il d'un ton un peu bas qui donnait une singulière douceur à son accent :

— Je vous en prie, Simone, renoncez à suivre vos amis dans cette promenade!... Permettez-moi de jouir un peu de vous et des enfants !

— Que vous êtes étrange ! Roger, dit-elle la voix nerveuse, et exigeant aussi!... Car enfin vous me verrez autant à Ermeville qu'ici ! Et je désire beaucoup y aller, beaucoup!... Tout le monde y sera !

— Tout le monde?... Les de Piernes, aussi?...

Une imperceptible rougeur courut sur le visage de la jeune femme.

— Non, pas eux ! Ils sont très « collet-monté ». Toute notre colonie américaine les effarouche ; et ils se tiennent sur la réserve, surtout depuis que nous voyons les artistes qui sont ici, et Lucien Hameline. Vous le connaissez, Hameline le poète, « le poète décadent », comme disent les profanes ?

Roger avait écouté, un pli légèrement dédaigneux creusant sa lèvre. Quand elle prononça ce dernier nom, il ne put retenir une exclamation :

— Vous n'allez pas me dire, Simone, que vous admettez dans votre société habituelle, Lucien Hameline ?...

Elle ouvrit larges ses grands yeux bleu sombre.

— Et pourquoi non?... C'est un très gentil garçon et fort aimable. Jeudi soir, il a bien voulu venir à la villa nous lire des vers ; et, hier,

il m'a apporté son nouveau volume de poésies, *Intensités et parfums*, avec une dédicace qui...

Son mari ne la laissa pas achever.

— Simone, comment avez-vous pu permettre à cet homme de vous offrir un livre dont une femme qui a quelque souci d'elle-même devrait à peine connaître le titre !... Une littérature malsaine et stupidement immorale !

— Vous trouvez mal tout ce que je fais, Roger, interrompit-elle à la fois plaintive et irritée.

— Voyons, Simone, vous n'êtes pas une enfant. Vous savez aussi bien que moi de quelle réputation jouissent les œuvres d'Hameline. Vous savez que lui-même n'est pas un homme qu'une jeune femme comme vous, surtout quand son mari est absent, doive recevoir dans son intimité.

La voix de Roger avait un tel frémissement de reproche et d'indignation contenue qu'involontairement la jeune femme dit d'un ton d'excuse

— Je vous assure qu'avec moi il a toujours été irréprochable !

— Je le pense bien ! fit Roger hautain. Mais, quoi qu'il en soit, je maintiens mon dire, et il ne me plaît point que vous vous entouriez d'un monde mêlé qui n'est pas le vôtre et ne saurait vous convenir. C'est dans cette société que vous désirez vous retrouver aujourd'hui ?

— Oui, répliqua-t-elle d'un ton de défi, pourtant sa voix tremblait un peu et elle considérait obstinément une petite voile qui passait au large. Oui... C'est Mme Gunter, que vous connaissez comme moi, — elle appuya sur ce mot, puisque nous la voyons sans cesse à Paris, qui organise ce pique-nique. Je lui ai promis d'y aller et... et j'irai, bien sûr !

Il se leva de la place qu'il occupait auprès d'elle et fit au hasard quelques pas sur la falaise.

Simone avait raison, cette fois : journallement à Paris elle se rencontrait avec Mme Gunter, la femme d'un richissime banquier américain ; et si les allures souvent excentriques de cette dernière déplaisaient à Roger il savait qu'au demeurant elle était d'une parfaite honorabilité.

-- Simone, dit-il avec effort, se rapprochant de la jeune femme, excusez-moi si je vous ai blessée, je le regrette. Je vous répète que je suis venu aujourd'hui pour vous seule ; je vous en prie encore, restez...

Et il ajouta avec un faible sourire :

— Je ferai de mon mieux pour que vous ne vous ennuyiez pas trop.

Elle ne répondit pas. Des sentiments complexes l'agitaient. Elle était touchée de l'accent d'affection qui perçait dans les paroles de son mari, si froid d'ordinaire ; mais aussi elle était irritée du ton impératif dont il lui avait reproché ses relations. De plus, elle avait un très vif désir d'assister à ce lunch, qui s'annonçait comme devant être fort gai, et lui souriait beaucoup plus qu'un tête-à-tête de plusieurs heures avec Roger. Il y avait si peu d'intimité entre eux.

Aussi, évitant de répondre directement, elle dit de ce ton d'enfant gâtée auquel il ne savait pas résister aux premiers jours de leur union, mais il y avait cinq ans de cela !

— Roger, ne soyez pas exigeant !... Je ne puis vraiment pas refuser d'aller à Ermeville ! les cousines de Jessie Gunter, Mabel et Edith, partent dans deux jours ; c'est une de nos dernières promenades ensemble !... Puisque vous-même voulez prendre, aujourd'hui le train de 10 h. 50, il ne me sera pas possible de passer la soirée avec elles... Il faut qu'au moins j'aie l'après-midi pour les voir !

Roger se souvint des rêveries des derniers jours, de son espoir d'un recommencement d'amour entre elle et lui, et un sentiment de pitié railleuse pour sa crédulité lui traversa l'âme, en même temps que tout son orgueil le dominait de nouveau.

— Fort bien, ma chère, dit-il à la jeune femme avec une froideur glaciale. Puisque la présence de Mme Gunter et de ses amis vous est si précieuse que vous ne pouvez la sacrifier, je ne me reconnais pas le droit de vous en priver. Mais vous trouverez bon que je ne vous accompagne pas dans une excursion qui m'est absolument désagréable.

— Eh bien, soit, ce sera tant mieux ainsi !...
J'irai seule !

Elle se leva sans regarder son mari. Son cœur battait très vite et un petit frémissement relevait ses lèvres.

— Vous m'avez gâté toute ma journée ! murmura-t-elle d'une voix où tremblaient des larmes, des larmes de dépit.

Et sans attendre de réponse, elle se mit à descendre la falaise, ne s'inquiétant pas si Roger la suivait ou non.

Hier, encore, à cette heure, elle pensait avec plaisir à sa venue, un plaisir calme, il est vrai ! Mais enfin elle était contente de penser qu'il allait arriver !... Aujourd'hui, rien ne demeurerait plus de ce plaisir...

« J'aurais mieux aimé qu'il restât à Paris ou en Dauphiné ! » songea-t-elle, arrachant d'un geste nerveux les pétales d'or des marguerites cueillies sur la falaise et elle regarda la plage qu'elle avait presque atteinte.



II.

UN peu à l'écart, à l'ombre d'une immense ombrelle fichée dans le sol, une nourrice enrubannée comme en plein Paris, berçait une petite chose blanche qui devait être un bébé, tandis qu'auprès d'elle une Anglaise correcte et droite, surveillait une mignonne fillette fort occupée à construire des pyramides de galets.

— *Come here, miss Odette, go and kiss your mamma!* appela l'Anglaise, en apercevant Mme Daubry qui achevait rapidement sa descente.

— *Look at your papa, baby*, continua-t-elle, comme Roger rejoignit la jeune femme.

Et ce fut lui qui, en effet, reçut le baiser de la petite Odette, car Simone avait déjà été saisie au passage par plusieurs jeunes filles qui l'entraînaient dans un groupe assis un peu plus loin.

Il mit une caresse très douce, très tendre, sur le visage rose et joyeux qui se levait vers lui ; et, soulevant le voile du bébé, il demeura quelques instants à le voir dormir d'un petit air grave dans les bras de la nourrice. Puis il alla retrouver Simone.

Elle causait déjà avec une animation fiévreuse qui rosait ses joues et donnait à son regard un merveilleux éclat.

D'une voix brève, elle présenta son mari à quelques-unes de ces Américaines qui n'étaient point aux Dalles lors du dernier voyage de Roger : des jeunes filles, pour la plupart, très séduisantes avec leur grâce hardie et leur liberté d'allures un peu garçonnière, qui se teintait de

beaucoup de coquetterie, tandis qu'elles flir-
taient en compagnie des jeunes gens qui les
entouraient. Hameline n'était pas là.

D'un coup d'œil Roger les jugea.

Certes, il lui déplaisait de voir Simone, mêlée
à ce cercle frivole et léger, avide, par-dessus
tout, de distractions et naturellement disposé
à accueillir les écrivains et les artistes qui les
lui apportaient, sans s'inquiéter de leur ori-
gine. Seulement, il ne pouvait s'empêcher de
reconnaître que ces jeunes femmes, en dépit de
leurs manières très... américaines, semblaient
de fort honnêtes femmes, et qu'il avait été trop
loin en reprochant à Simone de voir une société
équivoque. Il en éprouva une sorte de soula-
gement.

Mais en même temps aussi, il comprenait
avec une netteté impitoyable combien son ab-
sence pesait peu à la jeune femme au milieu de
la vie animée qu'elle menait...

Là-bas, sur la falaise, c'était emporté par un
mouvement d'amertume, de fierté blessée, qu'il

lui avait déclaré de ne pas vouloir l'accompagner. Et s'il eût senti qu'elle désirait vraiment le voir auprès d'elle, il lui eût fait, une fois de plus, le sacrifice de la suivre dans ce monde qu'il détestait. Mais, à cette heure, il se rendait parfaitement compte que sa présence n'ajouterait en rien au plaisir de la jeune femme. Si elle avait insisté pour qu'il vînt, c'était par simple politesse, par convenance, et peut-être aussi par un vague remords !

Il la chercha du regard. Fort entourée, assise sur un petit pliant bas, son ombrelle de soie blanche lui mettant au visage une lumière très douce, elle riait gaiement, à demi moqueuse tout en écoutant le peintre Stany qui lui communiquait le programme de la journée.

Un flot de découragement monta dans l'âme de Roger. Il se sentait étranger dans ce cercle ! Autour de lui s'échangeaient mille propos animés, remplis d'allusions sur les menus faits arrivés aux Dalles, sur les baigneurs qui s'y trouvaient, sur les promenades des jours précé-

dents, toutes choses qu'il ignorait, et auxquelles il n'avait ni le goût ni la curiosité de s'intéresser.

— A quoi bon aller là-bas, à Ermeville ! pensa-t-il.. Elle n'a pas besoin de moi ! Pourquoi suis-je venu ?...

Et, dans une rapide envolée, sa pensée s'enfuit tout au fond du Dauphiné, vers la vieille demeure de famille où sa présence était tant désirée et aimée, où pensait à lui sa mère à peine rétablie, qu'il avait laissée bien vite — et qui n'avait point osé le retenir ! — pour venir retrouver cette petite femme blonde, qui l'accueillait comme un indifférent.

Tandis qu'il songeait, ses yeux suivaient la course pressée des vagues emportées par la brise. Comme il devait faire bon là-bas, au large, dans ce silence infini de la mer !...

Un besoin d'oubli, de repos, s'empara de lui.

— Eh bien se dit-il tout à coup, qu'elle fasse cette promenade, puisqu'elle le veut, et, de mon

côté, j'irai en mer... Nous ne nous trouverons certes pas plus séparés que nous le serions à Ermeville !

... A ses côtés Mme Gunter expliquait :

— Oui, je me suis rendue à Fécamp, hier ; et nous aurons cette après-midi notre bal champêtre, car j'ai découvert trois musiciens, qui vont arriver en compagnie de leurs violons. De la sorte, mesdemoiselles, après le lunch vous pourrez sauter...

Et se tournant vers Roger, elle acheva avec un sourire qui découvrit ses dents éblouissantes :

— Vous voyez, monsieur que nous vous avons préparé une agréable promenade... Etes-vous bon danseur ?... Je vous préviens que nous avons tout à fait le projet de vous mettre à contribution...

Malgré lui le regard de Roger courut encore vers sa jeune femme qui chuchotait à demi-voix avec Maud Anderson, la sœur de Mme Gunter. Mais elle s'était un peu détournée, et il aperçut

seulement sa nuque blonde où le vent éparpillait de folles petites mèches.

— Vous auriez en moi une bien mauvaise recrue, madame, dit-il, s'inclinant devant Jessie Gunter. Je ne danse jamais, et serais sans nul doute très maladroit... D'ailleurs aujourd'hui, je ne pourrai partager votre plaisir, car je ne pense pas aller à Ermeville !...

Il s'était efforcé de parler d'un ton de simple politesse, de regret même. Mais sa voix sonnait très nette, ayant des intonations brèves et coupantes. Simone ne parut pas l'avoir entendu. Cependant Roger sentit que sa gaieté prenait un éclat forcé.

Des exclamations répondirent aux paroles qu'il venait de prononcer.

— Comment vous refusez de nous accompagner... vous désertez notre camp?... C'est impardonnable !... Que ferez-vous ici tout seul ?... Vous vous ennuierez horriblement !...

— Et ce sera bien mérité, lui glissa Maud, avec un charmant sourire. Mais, Simone,

vous ne nous laissez pas, vous, n'est-ce pas?...

— Certes, non ! A moins que Roger ne me retienne prisonnière ! fit-elle.

Un petit rire sec se brisa sur ses lèvres.

— Je ne pense pas, ma chère, que vous ayez rien à craindre de semblable, répliqua-t-il d'un ton de froide ironie.

Et s'adressant à Mme Gunter, il continua :

— Veuillez, je vous prie, m'excuser, madame, j'ai beaucoup voyagé cette semaine, et de plus, j'ai eu ces derniers jours la tête si occupée d'affaires que je serais un fort maussade compagnon de promenade. Aussi, pour n'attrister personne, je compte faire une solitaire excursion en mer, dans ma périssoire. Cela seul me reposera !

— En périssoire ? Mais, Daubry, la marée est bien forte aujourd'hui, dit un des hommes qui entouraient Roger. Vous feriez beaucoup plus sagement de nous accompagner.

Il eut un léger sourire.

— Mon cher ami, vous oubliez que je suis

un membre du *Yacht-Club*... La mer et moi nous nous connaissons de vieille date, et nous avons toujours d'excellents rapports ensemble!...

— N'importe, s'exclama Jessie Gunter. Simone, ma chère, je ne comprends pas que vous laissiez aller votre mari, regardez ces vagues!... Elles sautent par-dessus la digue!...

— Soyez persuadée, madame, que je ne cours aucun risque, interrompit Roger, nerveux. Cette mer un peu houleuse aura pour seul résultat de donner plus de charme à ma promenade.

— Du charme ! du charme !... Prenez garde que ce charme ne ressemble à celui des sirènes...

— Jessie, *darling*, vous parlez comme un livre ! comme un poète !... comme Lucien Hameline, lui-même ! s'écria Maud, moqueuse. N'est-ce pas, Bob ? interrogea-t-elle s'adressant à un vigoureux garçon, allongé sur le sable à ses pieds et qui ne la quittait pas des yeux.

L'excellent Bob s'empressa d'approuver son idole, et marmotta quelques mots vagues qui

se perdaient au milieu des exclamations générales.

— Enfin, Simone, conclut Mme Gunter, à votre place, je ne pardonnerais pas à mon mari de m'abandonner ainsi... Pour un jour que M. Daubry est aux Dalles vous ne le verrez guère !

Simone feignit de rattacher un bouton de son gant ; mais ce fut d'une manière si brusque, que le bouton sauta.

— J'ai fait mon possible pour décider Roger, dit-elle, les yeux fixés sur la mer toute ponctuée de lignes d'écume... et je n'ai pu réussir !...

— Vous partez, Roger ? continua-t-elle, car son mari s'inclinait devant Jessie Gunter, comme pour prendre congé.

— Oui, je vais examiner mon courrier.

— Monsieur Daubry ! s'écria Maud, vous nous délaissiez, mais nous serons plus aimables que vous, et nous irons tous assister à votre départ en périssière !... Ce sera très amusant !...

— Très amusant ! en effet, répliqua Roger avec une sorte de gaieté railleuse.

Et, saluant la jeune fille, il s'éloigna.

Simone le suivait des yeux. Elle eut la pensée fugitive qu'elle aurait dû aller le rejoindre, lui demander d'oublier leur discussion, lui faire le sacrifice qu'il demandait..

Mais elle était nerveuse, irritée : elle demeura et se remit à causer.



III.

ASSISE sur la terrasse de la villa, Simone regardait la mer, maintenant très haute, qui, de ses grandes lames ourlées d'écume, battait avec bruit le pied des falaises ;... et elle songeait, ses yeux fixés au loin devant elle, sans voir. Elle songeait à mille choses, parfois confuses ! et, par-dessus tout, sans cesse, à la promenade d'Ermeville. Si elle eût consenti à être sincère avec elle-même, Simone se fût avoué qu'au fond du cœur elle ne tenait plus du tout à ce lunch qui lui avait attiré le désagrément d'une discussion avec Roger. Mais, par esprit de contradiction, par

amour-propre, parce qu'elle était fâchée du trouble apporté dans l'agréable organisation de sa journée, elle ne voulait pas convenir qu'elle regrettait la scène du matin ; et elle eût trouvé insupportable que Roger lui supposât un semblable sentiment. D'ailleurs, durant tout le déjeuner, il avait eu cette physionomie sérieuse dont elle s'irritait comme d'un reproche, et qu'elle avait appris à connaître depuis que les malentendus entre eux devenaient plus profonds.

A Paris, elle ne se préoccupait guère de la manière d'être de Roger à son égard ; elle n'en avait pas le temps !... Toutes les heures que le monde ne lui enlevait pas, étaient absorbées par sa mère, Mme de Ryeux, qui, n'ayant jamais pu supporter un instant de solitude, trouvait fort simple de retenir sans cesse Simone à ses côtés.

Auprès de cette mère très belle et très frivole, toujours ennuyée, mondaine convaincue et fervente, elle avait grandi dans la ferme croyance

qu'une femme du monde ne saurait avoir une existence différente de celle de Mme de Ryeux, et dont elle voyait son père s'accommoder fort bien, par la très simple raison qu'il n'était lui-même jamais chez lui!... Il vivait au cercle... D'ailleurs, M. et Mme de Ryeux se trouvaient réunis toutes les fois que les convenances l'exigeaient et leurs rapports étaient faciles et agréables exempts du trouble, des plaintes ou des regrets.

Dans l'illusion de ses dix-sept ans, Simone s'était mariée, toute pénétrée des exemples de sa mère, et très éprise de ce sérieux Roger Daubry dont les manières un peu hautaines devenaient auprès d'elle d'une étrange douceur ; heureuse et flattée de se voir recherchée par un homme qu'elle sentait vaguement supérieur à tous les jeunes gens rencontrés jusqu'alors sur sa route. Mais jamais, en l'épousant, la pensée ne lui était venue qu'il pût souhaiter l'aimer dans la paix intime de leur foyer!...

Lui, d'abord, s'était amusé de l'avidité gour-

mande avec laquelle elle voulait jouir de la vie, de sa passion pour le bruit, le mouvement, de sa coquetterie délicate et naïve. Heureux de la voir si jeune, avec une bonté infatigable et tendre, il s'était fait une joie de satisfaire ses caprices, de lui procurer les plaisirs qu'elle aimait, rempli de l'espoir qu'elle se laisserait vite d'une existence frivole et décousue, et qu'il l'aurait enfin toute à lui ! Mais le temps avait passé, et, chaque jour, Simone sur les traces de sa mère, se laissait entraîner plus avant dans le tourbillon des visites, courses, soirées, stations dans les magasins, choses devenues pour elle un besoin après avoir été un plaisir.

La première fois que Roger s'était plaint doucement, elle avait regardé stupéfaite ; puis, de sa manière caressante d'enfant gâtée, elle s'était mise à lui assurer qu'elle l'aimait plus que tout au monde, était prête à tout lui sacrifier... et, ceci bien reconnu, n'avait rien changé à sa vie.

Quand, lassé et triste, il était de nouveau

intervenir, la suppliant d'apporter quelque trêve à ses sorties continuelles, elle s'était fâchée, révoltée, n'avait plus songé à lui dire qu'elle l'aimait, mais lui avait reproché d'être exigeant et tyrannique... Alors, blessé, il avait dédaigné de répondre, cachant, sous une apparence de froideur indifférente et hautaine, sa suprême déception. Et, peu à peu, insensiblement, leurs existences, si joyeusement confondues, s'étaient séparées. Ils en étaient venus à vivre l'un près de l'autre à la façon de deux étrangers qu'un hasard de voyage a réunis, et qui vont côte à côte, causant de choses indifférentes, sans qu'une pensée intime leur soit commune. Il accompagnait Simone partout où sa présence était nécessaire à la jeune femme, et quand elle recevait, il l'aidait avec une parfaite correction, à accueillir ses hôtes, quels qu'ils fussent. Mais tous deux, d'un soin égal, fuyaient les occasions de tête-à-tête : lui, parce qu'il les trouvait trop pénibles ; elle, parce qu'elle les jugeait sans intérêt...

Ce n'est pas que parfois Simone ne souffrît du changement de Roger à son égard. Et aujourd'hui que rien ne venait la distraire de ses pensées, elle se sentait triste, mécontente d'elle-même et de lui, incertaine sur ce qu'elle allait faire... S'il ne se fût pas résolu à cette promenade en mer, s'il eût dû passer solitairement sa journée aux Dalles, elle se serait peut-être décidée à lui offrir de rester, comme il l'en avait priée, avec l'espoir secret que, tout en lui sachant gré de sa proposition, il ne l'accepterait pas...

Mais, connaissant le plaisir que Roger trouvait à ces sortes d'excursions, elle se considérait comme dégagée envers lui et se répétait que, remplies de la sorte, les heures ne lui seraient pas longues, moins longues que s'il l'accompagnait à Ermeville contre son goût. Pourtant c'était sans parvenir à se convaincre, qu'elle songeait, et ressongeait à ces choses...

— Et quand aurais-je pu parler à Roger ? murmura-t-elle avec impatience, répondant à

sa pensée. Nous n'avons pas eu une minute de tranquillité depuis que je suis rentrée.

En effet, durant le repas, la présence d'un domestique rendait impossible toute conversation intime. Puis, comme le déjeuner finissait, Maud était apparue pour s'informer de l'heure du départ de M. Roger en périssière, s'était si bien emparée de Simone, de la petite Odette, du baby qu'elle avait prétendu endormir, que Roger, fatigué de son agitation, de ses folies débitées dans un jargon franco-anglais, avait pris une revue et s'en était allé lire au dehors, dans les bois.

— Tout va mal aujourd'hui ! se dit encore Simone qui repensait à cette visite. Si Maud n'était pas venue, peut-être qu'étant seuls avec les enfants, nous aurions pu nous réconcilier !... Et maintenant...

Elle n'acheva pas, car une voix se faisait entendre près d'elle sur une note respectueuse :

— Monsieur prévient madame qu'il part pour

la plage, dit le valet de chambre. Il pense que madame ira l'y retrouver.

— C'est bien, fit-elle.

Ainsi, Roger s'éloignait sans un mot d'adieu ! Il fallait vraiment qu'elle l'eût blessé profondément. Et cette pensée lui serra le cœur d'une impression douloureuse, telle qu'elle n'en avait pas éprouvé depuis longtemps. Très vite, elle mit son chapeau et descendit sur la plage.

Oui, Jessie Gunter avait raison. La mer était houleuse, et cela semblait une étrange imprudence de la part de Roger, de se risquer sur la frêle embarcation qu'une vague un peu forte eût enveloppée toute entière. Mais une telle réflexion ne semblait pas lui venir... Et, quand Simone arriva, elle le trouva fort occupé à transporter, avec le baigneur, sa périssoire, près de la petite digue où il allait s'embarquer. Autour de lui, des curieux s'empressaient : des enfants la mine intéressée, leurs yeux grands ouverts ne le quittant pas. Puis toute une bande de jeunes filles, rieuses, causantes, amusées du

vent qui envolait les mèches vagabondes de leurs cheveux, rangées toutes sur une seule ligne, comme une volée d'oiseaux sur une branche... Puis, la colonne américaine, artistique et littéraire au complet qui trouvait dans ce départ une distraction inattendue et pleine de pittoresque, que partageaient de loin quelques modestes promeneurs, retenus à distance de l'embarquement par la vue de ce public très-élégant.

Hameline lui-même était venu ; et il salua Simone d'une inclination respectueuse, — il ne voulait pas l'effaroucher ! — quand il la vit s'avancer d'un pas rapide vers le groupe qui entourait Roger. Mais elle ne l'aperçut pas, car ses yeux suivaient tous les mouvements de son mari.

— Oh ! *dear one*, arrivez donc ! lui cria Maud, votre mari va partir !

En effet, Roger venait de descendre dans la mer, où l'eau lui arrivait à mi-jambe ; et, avec le baigneur, il soutenait l'embarcation, attendant l'instant favorable pour la lancer.

— Regardez donc Daubry ! fit le peintre Stany. Il est magnifique ainsi campé avec sa périssoire... Vraiment ce garçon est taillé comme un antique !...

Simone entendit ces paroles, et, au milieu de son trouble, elle en ressentit une impression de vanité satisfaite, et jeta un regard de complaisance sur son mari dont la haute taille se dessinait, robuste et nerveuse, dans le tricot de fine laine bleu sombre. Mais cette sensation s'effaça vite. Une grosse lame arrivait, si forte qu'elle fit reculer toutes les jeunes filles avec de petits cris d'effroi, et éclaboussa Simone jusqu'aux épaules. Une sorte de remords aigu lui traversa l'âme. Pourquoi n'avait-elle rien dit à Roger afin de le retenir ?... Pas une parole de regret pour la scène du matin !...

— Oh ! *dear*, s'écria Mme Gunter. A votre place, je serais mortellement inquiète de voir partir mon mari !

Maud se mit à rire :

— Jessie, Jessie, vous êtes toujours la même,

si craintive !... Puisque M. Daubry et le baigneur assurent qu'il n'y a aucun danger !...

— C'est vrai, madame, approuva le baigneur qui avait entendu les paroles de la jeune fille... Faut pas avoir peur !... Monsieur sait conduire sa périssoire !... Et puis le vent est bon !...

Simone n'avait rien dit, mais un petit frisson la secouait. Pourtant, plusieurs fois déjà elle avait vu Roger s'éloigner par une mer aussi agitée ; elle savait qu'il était excellent nageur et dirigeait merveilleusement sa périssoire... N'importe, si à ce moment il n'y eût pas eu tout ce monde autour d'eux, elle aurait été se jeter au cou de Roger comme une enfant, et lui dire qu'elle était toute prête à demeurer auprès de lui, s'il voulait bien renoncer à sa promenade en mer... Et cependant, il n'avait pas eu un mouvement pour se rapprocher d'elle depuis qu'elle était là !...

Mais d'ailleurs il était trop tard. Une nouvelle lame arriva, se brisa, et comme elle se retirait dans une ondulation molle, Roger lança

la périssière, enjamba son bord étroit, saisit la pagaie, et la légère embarcation glissa.

— *All right !* s'écria Maud qui battait des mains de plaisir.

Toutes les jeunes filles répétèrent joyeusement :

— *All right !*

Et Roger fit comme elles, se penchant pour les saluer. Très rapide, son regard avait glissé vers Simone, plein d'une indéfinissable expression de tendresse, d'amertume, de reproche triste.

Est-ce qu'il va partir sans me dire un mot ? pensa-t-elle.

Une étrange anxiété lui serrait le cœur, lui donnant envie de pleurer. Et, emportée par une irrésistible impulsion, pour obliger son mari à lui parler, elle cria :

— Reviendrez-vous tard, Roger ?

Il se détourna à demi, et sa voix déjà assourdie par la distance, répondit :

— Je ne sais au juste !... dans une heure ou

deux ! Mais je serai certainement de retour avant vous !

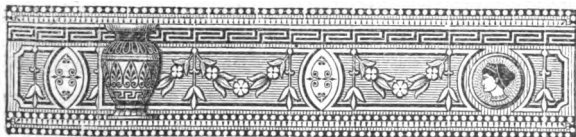
La péroissoire s'éloignait très vite, poussée par le courant, tantôt dominant le sommet des vagues, tantôt disparaissant dans le sillon qu'elles creusaient derrière elles ; et les deux bras de la pagaie dansaient comme deux petites taches noires sur le vert bleuté des eaux que le soleil marbrait de teintes opalines. Les lourds nuages de pluie s'enfuyaient, emportés par le vent ; et la péroissoire glissait si facilement, Roger semblait tellement maître de son embarcation, que, soudain la vague inquiétude de la jeune femme se dissipa, et il ne lui resta plus qu'une sorte de regret âpre, fait de dépit, de colère sourde, — de chagrin même, bien qu'elle ne l'eût jamais avoué, — parce que Roger l'avait ainsi quittée...

— Et maintenant, s'écria Jessie, à notre tour de partir ! Simone, *dearest*, venez-vous ?... Allons nous préparer !

Simone eut un coup d'œil vers la mer, où la péroissoire n'était plus qu'un point microscopi-

que dans l'immensité. Une hésitation l'étreignait sur ce qu'elle allait faire, si forte que son cœur battait à coups précipités. Bien qu'une journée de solitude l'effrayât, elle eut une seconde l'envie sincère de rester, parce qu'elle sentait qu'à son retour Roger lui en serait reconnaissant, et aussi qu'il regretterait de l'avoir laissée!... Si, à ce moment, le souvenir d'une parole, d'un regard affectueux de son mari lui fût revenu, elle serait demeurée aux Dalles. Mais elle le revit seulement tel qu'il avait été depuis leur explication, le visage assombri par cette expression de sévérité presque dédaigneuse qu'elle connaissait si bien... Et elle répondit à Mme Gunter :

— Je n'ai qu'à prendre un châle, ma chère, et je suis à vous !



IV.

TRÈS gai, ce lunch, — d'aucuns même eussent dit : « trop gai ! » — servi dans une vaste prairie où les pommiers s'alignaient, projetant sur l'herbe ensoleillée des ombres régulières, tout près d'une grande ferme, une vraie ferme normande, bariolée de lignes tour à tour brunes et blanches, dont la façade s'illuminait de l'éclat joyeux d'une large plate-bande de roses trémières.

La présence de ce monde élégant intéressait fort les gens de la ferme, les filles, surtout, qui,

lorsqu'elles passaient, revenant du puits, s'arrêtaient volontiers et demeuraient à regarder, en des attitudes gauches, leurs bras tendus par le poids des seaux ruisselants d'eau.

Les enfants, eux, jetaient des yeux d'envie sur la table du lunch. Déjà passablement mise au pillage, elle conservait malgré tout fort bonne apparence, grâce à ses gerbes de fleurs toujours odorantes et fraîches au milieu des pâtés en ruines, des pyramides de fruits écroulées, des jattes de cristal dépouillées du lait qu'elles avaient contenu.

Debout, près de la table, quelques hommes étaient encore à fumer, et, parmi eux, dégustant en connaisseur un verre de brandy, M. Gunter, le banquier également célèbre dans la société parisienne par son habileté à faire d'heureuses opérations à la Bourse et des mayonnaises exquises dans les pique-niques.

Laissés un instant entre hommes, ils en profitaient pour discuter chaleureusement les détails d'un gros scandale, raconté par l'un d'eux,

la veille au soir. Bob, rouge et animé, armé de son objectif, prétendait décider la volumineuse baronne Alveyre à poser dans un tableau vivant dont il voulait faire la photographie.

— Quelque chose rappelant la *Bande joyeuse* de Garnier ! expliquait-il avec des gestes drôles, des gestes de clown.

La baronne Alveyre, qui avait horreur de se mouvoir, résistait. Bob, de plus en plus véhément, insistait en des supplications passionnées qui étourdissaient la grosse baronne et amenaient un fou rire général, parmi les assistants.

A l'une des extrémités de la prairie, un groupe s'était déjà formé autour de Simone et des deux misses Dunsey, dont la plus jeune, Mabel, campée sur un petit talus gazonné, posait pour le peintre Stany, avec la délicieuse perspective de voir son croquis paraître dans la *Vie mondaine*, sous cette rubrique : « La toute ravissante miss Mabel Dunsey, une des étoiles de nos plages, avec l'adorable toilette..., etc., etc. » Et comme miss Mabel était parfaitement

convaincue que les qualificatifs les plus flatteurs lui étaient dus, elle se laissait, de fort bonne grâce, admirer par la phalange masculine qui entourait Stany et regardait le modèle autant que lui, sinon dans les mêmes intentions.

Pendant ce temps avait lieu un échange de propos toujours animés, drôles souvent, spirituels parfois, et relevés d'une pointe de piment plus ou moins accentuée.

— Simone, comme vous êtes silencieuse !... Pourquoi ne causez-vous pas ?... s'écria Mabel, qui pour sa part, s'acquittait fort bien de la conversation qu'elle avait soutenue, durant le lunch, avec une liberté toute américaine.

— Mais je cause ! riposta vivement Simone, les yeux pleins d'une animation fiévreuse.

— *My darling*, vous ne me convaincrez pas ! Voilà une minute et demie que je vous regarde !... Vous êtes « toute chose », comme disent vos bons gens français.

La jeune femme eut un demi-sourire.

— Dans les conversations, Mabel, il y a des

moments où l'on écoute, et c'est ce que je me contentais de faire pour l'instant, d'autant mieux que je suis un peu fatiguée.

En dépit de ses efforts, sa voix prenait un accent de lassitude profonde, presque de tristesse. Et cependant, au début de la promenade, elle avait montré une gaité folle ; et, plus que jamais, avait résonné son beau rire jeune dont autrefois Roger adorait l'accent. Mais à mesure que la journée avançait, toute cette fièvre tombait, bien que le même besoin de s'étourdir la dominait toujours.

— Vous n'avez pas le droit d'être fatiguée, Simone ! s'écria Maud qui, suivie de son fidèle Bob, arrivait de son allure habituelle de tourbillon. Jessie organise l'escouade de ses musiciens ; nous allons pouvoir danser, et, pour vous reposer, vous danserez, ma belle petite amie... Voici d'ailleurs le breuvage qui réparera vos forces épuisées, ajouta-t-elle avec une emphase comique, car un domestique s'approchait portant un plateau de verres de champagne.

— Je propose un toast pour Mme Daubry !
cria Edith Dunsey, la sœur de Mabel.

— C'est cela ! approuva Maud pleine d'enthousiasme, Simone, au retour de votre gaieté !

Les jeunes filles redirent le toast avec elle, tandis que les hommes levaient leur verre en s'inclinant.

Hameline, tout près de la jeune femme, selon son ordinaire, la regarda et répéta un peu bas, comme pour elle seule :

— Oui, au retour de votre gaieté, madame.

— Et au bonheur de votre sauvage de mari, bien qu'il ait refusé notre société ! acheva Maud avec sa charmante indépendance de langage.

Une exclamation impatiente monta aux lèvres de la jeune femme ; mais elle se contint et dit seulement, la voix un peu vibrante :

— Soyez sûre, ma chère, que Roger vous sera reconnaissant d'avoir pensé à lui.

Le souvenir de son mari, ainsi évoqué, éveillait en elle une impression douloureuse d'amertume, de regret, d'irritation aussi, parce qu'il

l'avait laissée aller seule ; et une étrange sensation d'isolement l'envahissait peu à peu.

Elle alla se réfugier à l'écart, vers la haie qui bordait la prairie, et le long de laquelle courait un étroit sentier allongé vers l'église très proche, une église toute petite et pauvre, avec une grange, grâce à son toit de chaume que surmontait pourtant un vieux clocher de pierre, taillé de figures bizarres dont le temps avait rongé les formes et sur lesquelles croissaient aujourd'hui des fougères vivaces. Un frêle massif d'arbres bas la séparait d'une ferme voisine, mais pas assez pour en empêcher quelques poules d'errer gravement à travers le petit cimetière tout fleuri où le vent s'embaumait de mille parfums d'été. L'horloge sonna, et l'air s'emplit un instant de vibrations graves.

Simone avait écouté.

Quatre heures ! seulement !... Nous ne serons pas de retour avant deux heures au moins... Je voudrais être à la maison ! murmura-t-elle lentement, saisie d'une irrésistible soif de calme,

de silence. Quatre heures!... Les enfants doivent être sur la plage, sans doute. Roger va les trouver en rentrant... heureusement!

Cet « heureusement » lui était venu aux lèvres sans qu'elle y prît garde, jailli du plus profond de son cœur,.. Était-il possible qu'elle eût tant désiré se rendre à ce lunch où tout lui déplaisait. Elle ne s'apercevait pas que, mécontente, nerveuse, elle se montrait injuste pour ceux qui l'entouraient, et les voyait trop sévèrement, après l'avoir fait avec trop d'indulgence.

— Est-il permis, madame, de venir troubler votre rêverie, dit près d'elle une voix qui la fit tressaillir.

Elle se retourna et reconnut Hameline, debout à ses côtés. Un léger frémissement la secoua : plaisir ou ennui, elle n'eût pas su le dire.

— Je ne rêve pas, je me repose, dit-elle, l'accent un peu bref. Il fait bon ici !

— Oui, très bon!... comme il fait toujours bon près de vous !

Elle haussa légèrement les épaules, tout ensemble dédaigneuse et froissée de ces paroles trop directes.

— Quelles folies vous dites toujours !

— Des folies ? Ne soyez pas sévère, madame. Vous voulez bien reconnaître en moi un poète, et les poètes sont des enfants ; comme eux, ils ont toujours besoin d'une présence féminine, dont plus qu'eux ils jouissent délicieusement, et qui est l'essence même de leur inspiration... Madame, faites-moi l'aumône de votre indulgence et de votre bonté pendant que vous êtes ici à l'ombre d'une église, l'asile suprême des miséricordes !...

Simone eut un geste involontaire d'impatience. Elle était pourtant habituée au tour de sentimentalité, volontiers mystique, du langage d'Hameline. La veille, s'il lui avait parlé ainsi, elle s'en fût trouvée amusée — et flattée ! et lui eût sans doute répondu de ce ton de badinage hardi qu'elle avait emprunté à la Société Gunter. Mais on eût dit qu'un réveil se faisait en

elle, et les paroles d'Hameline sonnaient faux dans son esprit.

Machinalement elle avait levé les yeux vers lui. La lumière crue du grand jour tombait sur son visage mince, en soulignant les rides précoces, l'expression à la fois troublée et railleuse, en dépit du sourire presque féminin des lèvres. Et un bizarre sentiment, voisin de la répulsion, traversa l'âme de la jeune femme.

Lui, tout profond psychologue qu'il se jugeait, ne devinait rien des pensées de Simone, et, la voyant silencieuse, ses deux mains fines, dégantées, jointes sur la verdure de la haie, il reprit de sa voix un peu chantante, sur une note assourdie :

— Comme vous êtes grave, madame ! Plaignez-vous donc si fort les pauvres humains qui dorment là-bas sous leurs croix ?... Bah ! leur vie valait-elle la peine d'être regrettée ! Combien parmi eux ont compris l'existence, ont su qu'elle se résumait dans la suprême et infinie jouissance d'aimer...

Elle l'interrompt :

— De quelle riche imagination vous êtes doué!... Vous aimez fort les antithèses, ce me semble... Avouez que vous venez de me confier l'esquisse d'un de vos prochains sonnets!

— Un sonnet?... Et pourquoi non?... Un sonnet dont vous seriez l'inspiratrice?... Désirez-vous que je l'écrive ? pour vous, pour vous seule ! Laissez-moi vous y faire vivre telle que vous êtes en cette minute, toute pensive dans le divin éclat de votre jeunesse... Mais est-ce bien « pensive » qu'il faut dire?... N'est-ce pas plutôt « triste » ?...

La jeune femme tressaillit violemment, oublieuse soudain de toutes les paroles précédentes d'Hameline.

— Triste?... Pourquoi serais-je triste?... fit-elle d'un ton âpre.

— Pourquoi, en effet ! répéta-t-il lentement. Entourée et aimée comme vous l'êtes ! Et pourtant!... vous m'avez à peine fait la grâce de quelques regards aujourd'hui, madame ; mais

moi, je vous écoutais, quand vous causiez et vous riez, car j'adore votre voix et votre rire...

Il s'arrêta une seconde. Son accent devenait bas, résonnant en inflexions presque caressantes. Elle, l'entendait à peine, les nerfs tendus, dans une stupeur qu'il osât lui parler ainsi.

— Et tandis que je vous écoutais, les mots du poète anglais chantaient dans mon esprit : *Le sourire le plus cher est celui qui tremble sur les lèvres pâles, sur des yeux qu'aveugle à demi le sel des larmes amères...* Me croyez-vous, Madame ?

La colère monta comme une tempête dans l'âme de Simone.

— Si je vous crois ?... Non, non non !!!... Et, de plus, je n'admets pas, et je n'admettrai jamais, que vous vous permettiez de vous adresser à moi de cette façon que je ne puis qualifier !...

Hameline pâlit, tant il y avait de hauteur et de dédain dans l'accent de la jeune femme.

Leurs regards se croisèrent, et dans celui de

Simone flamboyait d'une indignation telle, que, machinalement, presque troublé, il balbutia des mots d'excuse. . Mais elle ne l'entendit pas... Elle était déjà loin, courant plus qu'elle ne marchait au-devant de Maud qui s'avancait à leur rencontre... Et il la suivit. La jeune fille, moqueuse, les regardait approcher.

— Mais, Simone, que faites-vous donc ? que devenez-vous?... Nous dansons et vous restez plongée dans d'interminables conversations avec M. Hameline !... Voyons, est-ce un poème que vous composiez tous les deux ensemble ?... Avertissez-nous, alors...

— En effet, dit Hameline d'une voix étrange, madame et moi, nous discussions le sujet d'un sonnet.

Simone frissonna, prise d'un désir éperdu, d'un désir d'enfant, de s'en aller, de s'enfuir, de pleurer. Heureusement, Maud était la moins observatrice des femmes. Elle passa son bras sous celui de Simone ; et, toujours malicieuse, entre deux éclats de rire, elle lui glissa à l'oreille:

— Simone, Simone, *my little one, take care*, si vous n'êtes pas sérieuse, nous le dirons ce soir à M. Daubry. En attendant, venez vite conduire notre farandole ; il n'y a que vous pour savoir faire ces choses-là.

Simone se dégagea.

— Maud, pour aujourd'hui excusez-moi, dit-elle, s'efforçant d'être calme afin de ne pas éveiller l'attention de la jeune fille. J'ai mal à la tête, bien mal !... J'aime mieux vous regarder un peu... Organisez votre farandole avec... avec M. Hameline... Il est très habile, je suis sûre... Beaucoup plus que moi..

Elle parlait au hasard, la pensée absente de ce qu'elle disait, sans un regard vers Hameline, n'ayant qu'un vœu, les voir s'éloigner afin qu'elle pût partir.

Les premiers accords du violon retentirent à travers la prairie.

— Voici le signal ! s'écria Maud, impatiente. M. Hameline, vous êtes mon prisonnier, maintenant, et je vous emmène. Simone, *dear*, puis-

que vous êtes fatiguée, allez vous reposer un peu dans le coin des parents, là-bas, près des tilleuls ; vous y retrouverez Jessie, qui est à bout de force comme vous, et puis vous nous reviendrez !

Un petit sourire entr'ouvrit les lèvres de Simone.

— Oui, merci ! allez, allez vite, vous serez en retard !

Hameline fit un mouvement pour s'approcher, mais Maud avait déjà pris son bras et l'entraînait ; il dut s'éloigner avec elle.

Simone les suivit un instant des yeux ; puis, dès qu'ils furent à quelques pas, elle appela l'un des domestiques, donna l'ordre de préparer sa voiture immédiatement, et, toujours avec la même hâte fiévreuse, elle chercha Jessie Gunter qui se reposait, tout en regardant les allées et venues de Maud et de ses amies.

— Jessie, je viens vous dire adieu, pour que vous ne me croyiez pas perdue, en ne me voyant pas tout à l'heure...

— Comment, vous partez déjà ! interrompit Mme Gunter stupéfaite. Mais c'est impossible !... Voyons, Simone, vous savez bien que nous ne devons rentrer que pour dîner !

— Oui, je sais ; mais je vous prie, ne me retenez pas... Je vous assure qu'il faut que je parte... Je suis... je suis très fatiguée...

Mme Gunter la considérait avec étonnement.

— Simone, *dear*, vous est-il arrivé quelque chose ?

— A moi ?... Non, rien, rien du tout. — D'un geste nerveux, elle tordait le ruban de son ombrelle. — Roger devait rentrer de bonne heure !... Je l'ai à peine vu aujourd'hui, et il retourne à Paris ce soir... Je suis sûre que, déjà, il me trouve bien peu aimable de l'avoir ainsi abandonné, finit-elle, avec un petit rire sec.

Tout au fond de son cœur, bien qu'elle ne le dît pas, Mme Gunter pensa que Roger Daubry aurait vraiment quelque droit de trouver cela.

— Oui, vous avez raison de partir, je crois,

répliqua-t-elle avec un sérieux qui ne lui était pas habituel, et dans lequel Simone discerna un blâme involontaire dont elle s'irrita.

Le valet de pied venait annoncer que les chevaux étaient prêts. Vite, elle serra la main de Jessie Gunter, et monta en voiture. Le cocher rassembla les rênes et enleva l'attelage qui s'engagea sur la grande route, bordant la prairie.

Dans l'air vif montaient les notes éclatantes et rapides d'un galop d'Offenbach. Simone regarda. Par delà les peupliers, dans une éclaircie du feuillage, se montrait le vieux clocher de l'église. Et tout près, dans la prairie, enlaçant la ligne des pommiers, la farandole se déroulait follement, conduite par Maud qui, ainsi aperçue à distance, dans sa robe rouge, avait un air de grande fleur étrange emportée par un tourbillon.

Au passage, Simone reconnut Mabel Dunsey, puis sa sœur Edith, puis Jessie Gunter elle-même, ressaisie par l'animation générale. Aucun

d'eux ne pensait certes à Simone... Hameline, seul, peut-être, la cherchait des yeux, en se laissant guider par Maud. Et quand Simone distingua sa silhouette nettement dessinée par son costume de laine blanche, comme s'il eût pu l'apercevoir, elle se couvrit le visage de ses deux mains, bouleversée de nouveau par un sentiment de dégoût et de honte, aigu jusqu'à l'angoisse.



V.

LES chevaux filaient vite sur la route qui s'allongeait au milieu des plaines silencieuses, presque désertes par cette après-midi de dimanche, à travers lesquelles le vent de mer jetait sans cesse son souffle puissant qui courbait les ajoncs dans une ondulation lente. Aucun bruit : parfois seulement quelque appel lointain parti d'une ferme isolée, ou le cri rauque des corbeaux qui passaient, rayant le ciel devenu d'un gris très doux, sauf vers le couchant où il s'éclairait de lueurs rosées.

Son voile relevé afin de sentir sur ses joues

brûlantes la saine fraîcheur du vent, Simone songeait toujours... Le grand calme des champs avait apaisé la première violence de son agitation, engourdissant en quelque sorte son humiliation et sa détresse morale. Par moments même, à mesure qu'elle s'éloignait davantage d'Ermeville, elle se prenait à douter qu'une pareille scène eût réellement pu se passer entre elle et Hameline.

D'ailleurs, peu à peu, dominant toutes ses autres impressions, la pensée de son mari s'emparait d'elle, l'occupant toute. En son cœur s'éveillait un ardent désir de se réfugier dans l'amour de Roger, de se sentir protégée et gardée par lui, de rencontrer de nouveau la lumière de son regard loyal et sérieux... jadis si plein de tendresse. Pour la première fois, elle entrevoyait quelle responsabilité lui revenait dans la désunion de leurs deux vies... Mais elle se sentait si faible, livrée à elle-même, si incapable de résister au tourbillon de la vie mondaine qui l'entraînait sans cesse !...

— Je ne pourrai jamais !... C'est trop difficile de lutter toujours contre ses goûts et ses habitudes ! murmura-t-elle avec découragement. Après tout bien des ménages sont comme le nôtre !... Nous sommes au contraire, parmi les heureux !

Heureux ! non, ils ne l'étaient pas, elle-même pas plus que lui !... Et à cette heure, elle le sentait tout à coup avec une netteté implacable.

Si Roger voulait être indulgent pour moi, m'aider, fit-elle tout bas, plaintivement, peut-être pourrions-nous encore être heureux ensemble, comme autrefois !...

Deux grosses larmes glissèrent sur ses joues. Le vent les emporta. Mais voici que les plus volumineux et les plus chers souvenirs de ce passé, — si proche, et pourtant si loin, — se ranimaient, un à un, dans l'âme de la jeune femme, tout plein de ce charme triste des jours joyeux qui ne sont plus.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix

brisée, pourquoi ne peut-on retourner en arrière ? *Il* m'aimait bien dans ce temps-là !...

On eût dit que, tout à coup, elle avait soif de cette tendresse de Roger dont, pourtant, elle semblait si peu se soucier depuis qu'elle avait le droit de la lui demander. Mais était-il vraiment trop tard pour que leur vie redevînt ce qu'elle avait été un instant, — si douce ? Roger s'était montré bon pour elle, le matin, quand il insistait afin de la retenir auprès de lui. Ah ! pourquoi ne l'avait-elle pas écouté !... Ainsi qu'elle l'avait dit, elle s'était rendue seule à Ermeville... toute seule !...

Encore une fois l'image d'Hameline traversa son esprit, et elle eut un geste inconscient de la main, comme pour rejeter loin d'elle le souvenir de cet homme. Une rougeur ardente lui empourprait le visage, faisant courir en ondes pressées le sang de ses artères. Mais ce fut une seconde seulement.

Elle se remit à penser à Roger... Si elle allait à lui, bien franchement lui demander de la sou-

tenir, peut-être l'accueillerait-il... Elle disait « peut-être », doutant encore malgré tout de l'avenir, car, jusqu'alors, les efforts tentés par elle ou par Roger n'avaient amené que de bien fugitifs rapprochements... Mais jamais, aussi, elle n'avait éprouvé avec cette sincérité le désir de revenir à lui.

— Oh ! oui, ce soir, je lui parlerai ! pensa-t-elle dans un élan de tout son cœur.

Une détente se faisait en elle, et une impression de paix, d'espérance douce l'envahissait. Un instant, avec un sursaut craintif, elle songea : « Pourvu que Roger me croie ! » Mais, vite, elle chassa cette idée et continua, tout en regardant fuir les plaines, à chercher ce qu'elle dirait à son mari.

Encore un village traversé, quelques centaines de mètres parcourus entre des peupliers grêles, puis la route tourna et, dans l'échancrure des falaises, apparurent les premiers chalets des Petites-Dalles, étagés parmi la verdure jaunissante.

« Déjà arrivée ! pensa Simone. » Il lui semblait qu'elle n'était pas encore prête à rencontrer Roger.

— Arrêtez la voiture ! cria-t-elle au cocher. Je vais rentrer par le chemin de la falaise.

Elle descendit. L'attelage suivait la grande route tandis qu'elle s'engageait dans le petit sentier qui courait vers la mer, parmi les ajoncs et les bruyères. L'air, chargé de senteurs salines et fraîches, la frappa au visage. La mer avait baissé et laissait à découvert le sable et la masse sombre de petites roches, qui prenaient une teinte violacée dans la lumière du soleil couchant. Elle regarda une seconde et pensa : « Roger doit être rentré. » Et son cœur eut un léger battement à l'idée de l'entrevue qu'ils allaient avoir.

Machinalement, tout en continuant sa marche, elle regardait la plage, solitaire à cette heure d'ordinaire. Mais, ce soir, des groupes s'y montraient, entourant un homme qui, à l'aide d'une longue-vue, semblait inspecter l'horizon, et en

qui elle reconnut le baigneur, à sa blouse de laine rouge.

— Qu'examine-t-il donc ainsi? se demanda-t-elle, suivant des yeux les petites silhouettes qui se mouvaient avec des gestes affairés, là-bas, au pied des falaises.

Elle même jeta un coup d'œil sur les eaux désertes dans toute leur immensité. Aucune voile n'était en vue qui pût attirer l'attention de ces hommes. Sur les galets, la mer déferlait toujours avec un bruit sourd, et le vent secouait rudement les vagues, faisant rejaillir leur écume en une fine poudre de neige. Une bizarre pensée traversa l'esprit de Simone.

— Mon Dieu! est-ce que Roger?..

Elle n'acheva pas, un frémissement l'avait secouée. Mais elle se mit à rire d'elle-même et dit à haute voix, comme pour mieux se rassurer :

— Je suis folle! Comment Roger ne serait-il pas rentré?... Il n'était parti que pour une heure, et la mer est basse.

Elle avait fait cette réflexion avec une conviction réelle, mais inconsciemment, elle se mit à marcher plus vite, les yeux sans cesse tournés vers la plage. « Certes, il n'y avait aucun danger... Roger avait une telle habitude de ces promenades en mer!... Il était si bon nageur... A cette heure, il devait être auprès des enfants, et elle allait les retrouver ensemble. » Tout cela était bien probable... Et pourtant... pourtant Simone sentait que la crainte irraisonnée qui l'oppressait se dissiperait seulement quand elle verrait Roger auprès d'elle. Chose étrange ! Au milieu de son inquiétude, elle éprouvait une sorte de joie à voir combien il lui était toujours cher, bien plus qu'elle ne le croyait. Elle marchait si vite qu'en quelques minutes elle eut atteint la villa. D'un geste brusque, elle ouvrit la grille ; la sonnette se mit à tinter éperdument et fit accourir le valet de chambre effaré.

— Monsieur est rentré ? demanda-t-elle d'une voix un peu haletante.

— Non, madame.

« Non madame ! » Les mots bourdonnèrent à ses oreilles, et elle eut l'impression que cette réponse, depuis cinq minutes, elle était certaine qu'elle allait l'entendre. Dans une vision rapide, elle revit la scène du départ et Roger lançant la périssoire après cette grosse vague qui les avait tous éclaboussés. Il lui sembla qu'à cette minute elle avait eu le pressentiment de ce qui arrivait. Elle demanda :

— A quelle heure monsieur est-il parti ?

— Vers deux heures et demie, madame.

— Et il est ?...

— Près de six heures.

Ses mains se serrèrent nerveusement. Elle ne vit pas que le domestique la regardait comme s'il avait encore quelque chose à lui dire. Et, laissant retomber la porte, elle s'en alla vers la plage, sans réfléchir, sans savoir pourquoi, emportée par une irrésistible impulsion.

Le baigneur était toujours là ; les hommes l'entouraient. Avec le suprême espoir qu'elle se trompait, qu'un mot allait dissiper son affreuse

anxiété ; elle demanda au premier qui se rencontra sur son chemin :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Voilà, madame : c'est un étranger, un monsieur de Paris, qui est parti en périssoire après midi ; il n'est pas revenu et le baigneur croit qu'il lui est arrivé malheur, parce que ce n'est pas naturel qu'il ne soit pas de retour encore... Sans compter que la mer n'est plus bien *maniable* avec ce vent.

Simone ne cria pas, ne s'évanouit pas, mais elle devint aussi blanche que sa robe de laine, et ses dents se heurtèrent avec un bruit sec. L'homme la considérait effaré.

— Mon Dieu, madame, est-ce que vous connaissez ce monsieur ?

D'une voix molle, sans inflexion, ainsi qu'elle eût parlé en rêve, elle dit lentement :

— C'est mon mari !

— Oh ! madame ! s'exclama le pêcheur, bouleversé de l'expression de la jeune femme, — une expression de morne angoisse, telle que

jamais, déclara-t-il plus tard, il ne pourrait l'oublier.

Le baigneur s'était retourné au bruit du colloque ; il reconnut Mme Daubry. Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune femme.

— Madame, madame, dit-il, — sa voix rude tremblait malgré lui, — il ne faut pas vous désoler... Peut-être que monsieur est allé aborder aux Grandes-Dalles ou à St-Pierre... Nous allons préparer une barque et puis aller voir.

— Oh ! oui, allez voir, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Son regard courut encore sur la mer, et, tout à coup, un cri de joie ardente, passionnée, folle, s'échappa de sa poitrine.

— Là ! ce point noir... c'est une périssière...
Le voilà ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mais le baigneur secoua la tête.

— Eh ! non, madame... C'est mon fils qui est parti pour chercher après monsieur, il y a tantôt une demi-heure, et qui revient. C'est sa périssière à lui...

Simone ne répondit pas, mais il lui sembla que, dans sa poitrine, son cœur devenait lourd, si lourd qu'il lui faisait mal... Et une pensée terrible l'étreignit :

— Si Roger est parti, c'est à cause de moi ! Si un malheur arrive, c'est de ma faute !

Le jeune homme avançait, traînant sa petite embarcation, car la marée basse ne permettait pas d'aborder sur la plage même.

Déjà on l'entourait.

— Non, il n'avait rien vu ! Le courant était fort et poussait vers Fécamp. Peut-être que le monsieur y était arrivé, mais ç'avait dû être dur, car la mer secouait rudement... Il avait interrogé les bateaux de pêche qui passaient au large ; aucun n'avait pu lui donner de nouvelles.

Il disait tout cela rapidement, en petites phrases brèves, interrompues par les questions que tous lui adressaient, sans voir Simone qui l'écoutait, le regard fou... Bien vite, le baigneur donnait des ordres, faisant sortir la barque de

sauvetage, réunissant les hommes de bonne volonté qui voulaient bien partir avec lui, car il faudrait ramer ferme, puisque le vent était contraire. Et tout en s'agitant, il expliquait à Simone :

— Oui, il était devenu inquiet quand cinq heures avaient sonné sans que M. Daubry reparût. Il était allé à la villa pour savoir si, par hasard, monsieur n'était pas rentré. On lui avait dit « non »... Alors son fils avait préparé la périssoire et était parti...

Il répéta encore :

— Il ne faut pas vous désespérer, madame.

Pour toute réponse, elle dit ardemment :

— Dépêchez-vous ! oh ! dépêchez-vous !

Les instants qui s'écoulaient en préparatifs lui semblaient d'une longueur effroyable. Peut-être d'un retard d'une minute dépendait la vie de Roger.

— Tout le monde est-il prêt ? cria le baigneur. Vous avez l'eau-de-vie, les couvertures ? Bien ! embarquons-nous !

Un geste de supplication échappa à Simone.

— Laissez-moi partir avec vous ! fit-elle, ses petites mains frêles s'accrochant au bras du baigneur.

Mais il se dégagea.

— Madame, madame, ce n'est pas possible... Vous nous gêneriez !... Soyez tranquille, nous ferons tout ce qu'il faudra.

Alors, elle ne demanda plus rien, et, tout bas, elle murmura : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » comme une prière, comme un appel désespéré, car l'affreuse pensée lui revenait implacable : « Si un malheur est arrivé, c'est de ma faute. »



VI.

COMME la barque s'éloignait, un roulement de voiture, puis, un bruit de voix, des éclats de rire résonnèrent dans le silence morne de la plage, annonçant le retour des Gunter et de leurs amis. Quelqu'un leur apprit le drame qui se passait ; et bientôt le vent apporta jusqu'à Simone le murmure de leurs exclamations. Alors, elle s'enfuit de la plage, prise d'une épouvante de les rencontrer, de devoir écouter leurs paroles de sympathie bruyante qui lui faisaient horreur... N'était-ce pas à cause d'eux tous qu'elle avait eu cette discussion avec Roger et l'avait laissé partir?...

Dans les Dalles régnait une sorte d'agitation, et il n'y avait pas, à cette heure, une maison où l'on ne parlât de Simone et de son mari... Sans que d'ailleurs cette sympathie, mêlée de beaucoup de curiosité, troublât bien avant la tranquillité des baigneurs. Certes, tous partageaient le tourment de la jeune femme et y compatissaient, — comme l'on compatit aux malheurs qui ne vous atteignent pas...

Là-haut, vers la falaise, dans la villa des Flots, la société Gunter pensait beaucoup à Simone, et même un peu à Roger. On la plaignait fort; en passant, on la critiquait aussi, surtout, on la blâmait de n'avoir pas décidé son mari à faire la promenade d'Ermeville.

Maud et ses amies, surexcitées par leur inquiétude, — suffisante pour les intéresser, mais non pour leur être douloureuse! — se faisaient répéter pour la dixième fois au moins par Bob toujours empressé, les détails de l'arrivée de Simone aux Dalles, une heure plus tôt. Et Jessie, qui, seule peut-être parmi les

personnes présentes, comprenait l'émotion de Simone, les écoutait l'esprit tout occupé de la jeune femme, mais les yeux attachés sur son mari, avec une involontaire impression de bien-être en le voyant à ses côtés...

Sur la plage, des hommes du pays restaient encore, discutant les chances du retour de Roger, hochant la tête quand ils regardaient la mer et que le vent battait leurs visages hâlés. Puis, un à un ils revenaient vers le village, leurs âmes simples pleines de pitié, — de pitié sincère! — pour cette petite Mme Daubry qu'ils connaissaient bien, de la voir souvent passer, conduisant son attelage de poneys.

Pendant ce temps, elle Simone, toute seule sur la terrasse de la villa, les mains serrées dans un geste instinctif de prière, demeurait immobile, les yeux perdus vers l'horizon où la barque s'était effacée sous la brume qui confondait dans une même teinte indécise, — d'un gris bleu sombre, — le ciel et la mer. Dans son esprit enfiévré, les images se gravaient avec

une telle puissance que, longtemps après, quand elle ressongeait à cette heure, elle s'en rappelait les plus petits détails : un dernier reflet pourpre du soleil couchant sur les vagues ; la ronde incessante de frêles insectes autour d'un buisson tout près d'elle ; même l'étrange aspect des petites herbes folles de la falaise, dressées toutes menues et toutes sombres sur le ciel plus pâle... Par instants, c'était surtout leur conversation du matin qui lui revenait ; elle se mettait à en rechercher toutes les phrases, les modifiant, substituant un mot à un autre, comme si elle eût pu encore en changer le dénouement. Puis, tout à coup, d'autres visions l'étreignaient, d'affreuses visions de deuil : les lettres de faire-part adressées rapidement ; les visiteurs échangeant à voix basse des paroles de condoléance banales ou trempées de larmes ; elle-même les écoutant sans les entendre, toute vêtue de noir..., comme sont les veuves. Alors éperdue, ne voulant pas voir l'avenir, Simone se réfugiait dans le souvenir de Roger ; et, tout bas, elle se

prenait à lui parler, comme s'il eût pu l'entendre : en petites phrases sans suite, pleine de tendresse et de regret, qu'elle interrompait pour redire toujours son même cri de supplication désespérée : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Peu à peu, la nuit, venait une nuit de septembre voilée par la brume floconneuse et blanche ; et à l'horizon, les bois prenaient des aspects bizarres dans cette lumière infiniment triste du jour mourant. Une à une à la file, des vaches descendirent d'un pas lourd, par l'étroit sentier de la falaise, puis défilèrent au pied de la terrasse ; et la fille qui les conduisait se retourna plusieurs fois pour regarder la jeune femme dont la mince silhouette avait des lignes rigides, ainsi immobile dans l'ombre.

La cloche de l'hôtel sonna. Comme une réponse à son appel, un groupe de promeneurs attardés passèrent sur le chemin ; parmi eux, il y avait des enfants qui couraient et s'appelaient avec de grands éclats de rire. Simone frissonna en les écoutant, secouée par une

jalousie irraisonnée et folle de leur joie... Tout près d'elle, dans une villa voisine, on venait d'allumer une lampe, et la lumière très douce sous l'abat-jour de porcelaine éclairait la table préparée pour le repas du soir, jouant sur le cristal des carafes, les fleurs du surtout. Machinalement ses yeux s'attachèrent à la flamme qui vacillait dans la nuit ; et soudain cette scène intime lui apparut comme l'image même de la vie de famille, — paisible et heureuse — qu'elle avait dédaignée et vers laquelle un désir passionné l'entraînait à l'heure même où elle lui échappait peut-être... Les plaisirs qu'elle avait tant aimés lui semblèrent si mesquins et si misérables qu'elle s'étonna d'avoir pu y trouver l'intérêt suprême de son existence. Elle eut horreur de ce monde à qui elle avait tout sacrifié, et dont la vie continuait indifférente à son angoisse dont il était cause ; et, dans un élan de toute son âme, à travers la nuit, elle murmura comme si son mari eût été près d'elle :

— Vous me croyez, n'est-ce pas, Roger ?...

Je vous assure que je vous aimais !... que je vous aime !...

... Un pas sur la terrasse la fit tressaillir. Elle se retourna, saisie de l'espérance folle qu'on lui apportait des nouvelles. Mais elle aperçut seulement l'Anglaise, miss Lizzie qui venait l'avertir que la petite Odette refusait de s'endormir sans avoir vu sa mère.

— Ah ! oui, les enfants !

Elle les avait oubliés. Ils tenaient si peu de place dans sa vie, qu'à cette heure de suprême anxiété elle n'avait pas songé à souffrir près d'eux. Mais lui, Roger, les aimait tant !... C'était un peu lui qu'elle allait retrouver auprès d'eux. Et elle suivit l'Anglaise.

Oh ! la douceur lumineuse et chaude de cette chambre après la froide obscurité du dehors, comme elle frappa Simone ! Et son cœur déborda d'une tendresse infinie pour cette toute petite fille blonde qui lui tendait les bras des profondeurs blanches de son lit d'enfant.

— Bonsoir, maman, bonsoir ! criait Odette,

enchantée de se sentir serrée contre la poitrine de sa mère dont le cœur battait éperdument.

— Dis aussi « bonsoir ! papa », lui murmura Simone, avec un irrésistible désir d'avoir, une seconde au moins, l'illusion de la présence de Roger.

— Mais il n'est pas là ! fit la petite surprise.

— Il va revenir, chérie ; dis-le, je t'en prie...

Et l'accent de Simone devenait suppliant, montait en notes brisées. La demande de sa mère semblait singulière à la petite fille ; et sa voix fraîche, entrecoupée d'éclats de rire, cria joyeusement :

— Bonsoir ! papa.

— Oh ! madame, fit d'un ton bas la nourrice qui avait suivi toute la scène en berçant le bébé ; oh ! madame, pourvu qu'il ne soit rien arrivé à monsieur !

Simone, agenouillée auprès du lit, se retourna d'un geste si violent qu'elle heurta une chaise, et fit relever la tête de la petite Odette.

— Taisez-vous !... taisez-vous !... commença-t-elle avec une sorte d'emportement.

Mais elle rencontra les yeux pleins de larmes de la nourrice, et ce fut d'un accent plaintif qu'elle répéta une troisième fois :

— Oh ! taisez-vous !

Elle s'était relevée : et s'approchant de la nourrice :

— Donnez-moi Bébé, dit-elle, avide de sentir dans ses bras le fils de Roger.

— Oh ! madame, il sera bien lourd pour vous, fit la femme qui n'était pas habituée à voir Simone aussi maternelle. Et puis, il faut que je l'endorme !

Fiévreuse, la jeune femme répéta :

— Donnez-le moi, je l'endormirai.

Et lentement, s'efforçant d'être calme, elle commença de promener le bébé à travers la chambre. La nourrice avait raison ; il était bien lourd, et à mesure que les instants s'écoulaient la respiration de Simone devenait haletante, et son bras s'engourdissait... Mais que lui impor-

tait sa fatigue?... Ne faisait-elle pas en ce moment ce que si souvent Roger avait souhaité?... Et elle marchait toujours, berçant le bébé par ce murmure incessant qui s'échappait de ses lèvres :

— Mon Dieu!... ce n'est pas possible!... Oh! ce serait trop affreux!... Qu'il revienne! mon Dieu! mon Dieu! sinon pour moi du moins pour les enfants!

Et ses larmes si longtemps contenues tombaient comme une pluie brûlante sur la petite robe de l'enfant.

Huit heures sonnèrent. Le bébé, enfin, dormait. Simone le déposa dans son berceau, tiède sous les rideaux de dentelle... Cette incertitude qui se prolongeait l'affolait!... Mais à ce moment il lui sembla que l'on parlait dans le chemin, sous les fenêtres. D'un bond elle fut dehors. Des voix retentissaient dans la nuit, et les paroles lui arrivaient avec une sonorité étrange. Elle entendit M. Gunter dire « que c'était épouvantable! » Et quelqu'un répondit :

— Oh ! oui ! Pauvre Daubry ! Et cette malheureuse petite femme !

Les hommes qui parlaient ainsi ignoraient qu'elle fût là... C'était donc qu'ils savaient tout espoir perdu... Avec une rapidité d'éclair, cette pensée déchira l'âme de Simone. Elle eut l'atroce vision d'une chambre que les rideaux baissés faisaient toute sombre, où s'étoilait la flamme des cierges, dans l'air saturé d'odeurs lourdes et chaudes de fleurs qui se mouraient ; et, dans l'ombre du lit une forme blanche... Mais sa pensée n'alla pas plus loin... Avec un cri d'horreur, elle se dressa du siège où elle s'était laissée tomber, et regarda autour d'elle. Là-bas, dans la nuit, sur la mer, une faible lueur apparaissait, grandissant peu à peu : la lueur du fanal que le baigneur avait emporté.

— Eux ! ce sont eux ! pensa Simone.

Et elle s'enfuit vers la plage. D'autres aussi avaient aperçu la frêle lumière, et attendaient, la même anxiété serrant tous les cœurs.

Vaguement, Simone entendit la voix de Jessie

Gunter qui lui disait de prendre son bras. Elle ne lui répondit même pas... Que lui importaient-ils tous, dans cette minute où sa vie se jouait ! Des cris partaient de la barque ; mais le bruit des vagues et du vent empêchait de comprendre aucune parole. Et cependant l'embarcation avançait toujours. Des formes noires s'y distinguaient. Alors, Simone, incapable d'attendre davantage, se mit à courir sur le sable humide, au-devant de la barque qui ne pouvait approcher du rivage, sans même sentir qu'elle enfonçait dans ce sol détrempe, que de petites vagues mouillaient le bas de sa robe, alourdissait son pas. En cet instant, elle eut marché dans la mer même. Et quand elle fut toute proche, de sa poitrine haletante un cri désespéré s'échappa :

— Roger ! Roger !

— Sauvé ! crièrent toutes les voix des pêcheurs.

Mais la jeune femme en entendit une seule, — pourtant épuisée, — qui lui disait :

— Simone ! nous voilà ! rassurez-vous !

... Autour de Simone, tout était devenu vague comme une vision de rêve. Elle entrevoyait des hommes qui parlaient, qui expliquaient comment la périssoire ayant pris eau, une vague plus forte l'avait submergée ; comment ensuite Roger avait dû nager pendant près de trois heures jusqu'à Saint-Pierre-en-Port, où le baigneur et ses compagnons venaient de le trouver... Mais tout cela, elle l'entendait confusément. Pour elle, il n'y avait de réalité que le bras de Roger serré contre le sien, et sa voix affaiblie, mais si tendre, qui l'interrogeait :

— Simone, ma chérie, je ne vous fatigue pas trop, en m'appuyant sur vous ?

... Seulement quand elle le vit couché dans la grande chambre aux rideaux clairs, dont tous les objets leur étaient familiers, elle eut enfin la sensation profonde, pleine d'une joie ardente que l'horrible cauchemar avait pris fin, que son mari était là, sauvé !.. bien à elle !... Et

posant sa tête sur l'oreiller de Roger, tout près de son visage, elle éclata en sanglots.

— Simone, Simone, ma chérie, ne pleure pas ainsi !...

La voix de Roger avait retrouvé son accent d'autrefois ; même il avait eu cette caresse de tutoiement presque oubliée par elle. Elle releva la tête et murmura passionnément :

— O Roger, que j'ai eu peur !... Si vous n'étiez pas revenu, jamais je n'aurais pu me le pardonner !...

— Oui, j'ai pensé cela, fit-il, la voix rêveuse. Quand je me suis vu seul là-bas, en mer, sans savoir si j'aurais la force de nager jusqu'à Saint-Pierre, j'ai bien senti que, si je ne repa-raissais pas, ma pauvre chérie, vous ne pourriez pas oublier comment... comment nous nous étions séparés !... Et j'ai eu peur, finit-il avec une gaieté émue, que vous ne gardiez de moi un très mauvais souvenir... C'est vraiment, je crois, cette crainte qui m'a donné l'énergie d'arriver à Saint-Pierre !

Tout bas, à travers ses larmes, elle dit :

— O Roger, est-ce que vous pourrez encore m'aimer comme autrefois !

— Mais j'espère bien que oui, fit-il, caressant d'un geste tendre les cheveux blonds épars sur l'oreiller ; car aujourd'hui j'ai tout à fait compris ce que je croyais pourtant si bien savoir, à quel point vous m'êtes précieuse... ma chère, chère femme !...

Elle se rappela soudain qu'aux premiers temps de leur mariage, il aimait à la nommer ainsi, comme pour mieux savourer cette joie de la sentir sienne... Ses yeux, encore brillants de larmes, rencontrèrent ceux de son mari pleins d'une tendresse infinie ; et alors, blottie contre lui, dans un soupir d'effusion et de repos, elle murmura :

— Je crois maintenant, Roger, que nous allons être bien heureux !...

HENRI ARDEL.

FIN.

NOTES.

Page Line

- 3.— 1. *Vous ne me mettez guère au courant des nouvelles de Paris.* You give me but very little information about what is going on in Paris.
4. *Avec un demi-sourire.* Half smiling. *Demi*, placed before the noun with which it is connected by a hyphen, never agree with it in gender and number, e. g.: *Une demi-science est quelquefois pire que l'ignorance. On ne gouverne pas une nation avec des demi-mesures.*
- It is used in the same way before an adjective: *Des nations demi-barbares.*
7. *Allumant une flambée rose sur son fin visage.* Making her pretty face blush.
- 4.— 2. *Nous dînons dans le monde.* We are to attend a dinner party. This word *monde* is used in many idiomatic expressions, e. g.:
- Mr. Roger est un homme du monde.* Mr. Roger is a man of fashion, a well bred man.
- Sa femme va beaucoup dans le monde.* His wife attends many entertainments.
- Tout le monde lui fait bon accueil.* Everybody welcomes him.
- Tout le beau monde est à Saratoga pendant*

Page Line

le mois de Juillet. All people of fashion are in Saratoga during the month of July.

Il y avait beaucoup de monde hier soir au théâtre. The theater was crowded last night.

Il ne fera pas cela pour tout au monde. He will not do that for anything in the world.

Madame Gunter a du monde aujourd'hui. Mrs. Gunter has company to-day.

- 4.—13. *Comme si elle eût été froissée.* As if she had been offended. The pluperfect indicative might be used instead of the pluperfect subjunctive as above: *Comme si elle avait été froissée*

- 5.—9. *Fidèles plus ou moins convaincus.* The believers more or less firm in their religious faith.

10. *La messe des baigneurs.* A special mass celebrated for the convenience of the people staying at the bathing resort.

12. *Toutes mignonnes.* Quite delicate, tiny. The word *toutes*, although used here as an adverb, agree in gender and number with the adjective, for euphony's sake, because it is used before a feminine adjective beginning with a consonant.

The case would be the same with an adjective beginning with an aspirate h: *Elles furent toutes honteuses d'avoir été surprises.* They were quite ashamed at being caught.

16. *Le train des maris.* A special train leaving Paris every Saturday afternoon in Summer

Page Line

time, for the convenience of business men whose families are staying at the numerous bathing-places on the coast of Normandy.

- 7.— 7. *Au Louvre*. This large and renowned palace in Paris, on the bank of the river Seine, was for a long while a royal residence. It was successively enlarged and adorned by different monarchs, especially by Lewis the Fourteenth. Under Napoleon the First it was turned into a museum in which are now deposited the finest collections of art treasures in the world. The new Louvre, commenced by Napoleon I., was finished by Napoleon III, and inaugurated in 1857.

Here the words *au Louvre* mean the large and magnificent dry goods store which occupies a whole block in the vicinity of the palace.

16. *Six et demi*. This number is to indicate the size of the gloves.
- 8.—10. *Vous me manquez beaucoup*. I miss you very much.

Le verb *manquer* is used in many idiomatic expressions, e. g.:

L'argent me manquait. I was short of money.

Ne manquez jamais à votre parole. Never break your word.

J'ai manqué une bonne occasion. I missed a good opportunity.

Ce livre ne vaut rien, il manque plusieurs feuillets. This book is good for nothing, several sheets are missing.

Page Line

Ne manquez pas d'aller à New York demain. Do not fail to go to New York tomorrow.

Vous me manquez, Monsieur! You are disrespectful to me, Sir!

Le pied m'a manqué, de sorte que j'ai manqué de tomber. My foot slipped, so that I was very near falling.

Ma mère ne manque de rien. My mother wants for nothing.

8.—22. *Depuis que vous n'êtes venu.* Since your last visit.

Ne is to be used after *depuis que* or *il y a* followed by words which indicate a certain lapse of time, when the verb is in a past tense, e. g. : *Il y a six mois que je ne lui ai parlé.* I did not speak to him for these six months.

But *pas* or *point* shall be used conjointly with *ne* if the verb is in the present tense; the meaning is quite different, e. g. : *Il y a six mois que nous ne nous parlons point.* Six months have elapsed since we gave up speaking to each other.

- 9.— 1. *Aux Dalles.* The word *dalle* means a flag-stone; here it is the name of a bathing-place.
3. *Etretat.* A village in the department of "Seine-Inférieure" on the English Channel. *Etretat* is a fashionable bathing-place; the cliffs in the vicinity are of a peculiar and interesting shape.
8. *Ce sont des gens charmants.* They are charming people.

Page Line

The verb *être*, preceded by the pronoun *ce* and followed by the plural pronoun *nous, vous*, remains in the singular form, e. g.: *C'est nous qui avons fait cela*, we did that. *C'est vous qui parlerez*, you shall speak.

The verb must be in the plural form, as above, when it is followed by a plural pronoun in the third person, or a plural noun. *Ce sont eux qui m'ont dit cela*, they said that to me.

But if the verb *être* is followed by two or more nouns in the singular form, it remains in the singular, e. g.: *C'est mon père et ma mère que j'attends*. I am expecting my father and mother.

- 9.—9. *Qui nous en ont présenté d'autres*. Who have introduced other artists to us. The verb *introduire* means to show in, to put in, and is never to be used with the meaning of introduce, e. g.: *Introduisez-le dans le salon*. Show him in the drawing-room. *Il introduisit sa clef dans la serrure*. He put his key in the key-hole.
- 10.—13. *Sous le grand jour de la falaise*. In the broad daylight on the cliff.

The following idiomatic expressions are to be noticed :

Cet auteur a écrit un beau drame qui n'a été produit au grand jour qu'après sa mort. This author has written a beautiful drama which was publicly performed only after his death.

Il faisait grand jour quand nous avons

Page Line

débarqué. It was broad daylight when we landed.

Un homme a été poignardé hier en plein jour. A man was stabbed yesterday in open daylight.

Je suis parti pour la campagne au petit jour. I started for the country at day-break.

Ce garçon devient plus fort de jour en jour. This boy is growing stronger every day.

Le 14 Juillet est un jour de fête nationale en France. The 14th of July is a national holiday in France.

Je vais mettre mes livres à jour. I am going to bring my books up to date.

Cette dame est toujours mise au goût du jour. This lady is always dressed in the reigning fashion.

Ces gens vivent au jour le jour. These people live from hand to mouth.

En été je vais à Boston tous les deux jours. In Summer I go to Boston every other day.

Nous avons pris jour pour notre partie de chasse. We appointed a day for our hunting party.

- 10.—15. *Bise.* Light brown, not bleached, when speaking of fabrics. *Du pain bis,* brown bread.
17. *Béret.* A kind of woolen cap, round and flat, chiefly used by country-people on each side of the Western Pyrenees.
- 11.— 6. *Luncher.* One of the numerous English words which, on account of the more and more

Page Line

frequent intercourses between English and French people, are of a familiar use among people of fashion. The genuine French word for lunch is *gôûter*.

- 11.—11. *Ne pouvez-vous quitter un peu ces indifférents.* Can you not leave these indifferent people alone.

After les verbs *cesser*, *oser*, *pouvoir*, the words *pas* ou *point* may be dropped, e. g.: *Il ne cesse de chanter.* He never stops singing. *Je n'ose lui parler.* I dare not speak to him. *Je ne puis vous prêter ce livre.* I cannot lend this book to you.

13. *Dimanche.* In French, capitals are not used at the beginning of the names of the months, days and cardinal points; but these last take a capital when used to indicate a certain part of the world: *l'Amérique du Nord*, North America.
13. *Ces malheureuses affaires de Bourse.* My business at the Stock-Exchange. Mr. Roger is *un boursier*, what is called in New York a Wall street man. *Malheureuses* means here absorbing, requesting continual care.
- 12.— 9. *Dauphiné.* Formerly a province in the South-East of France, now forming the departments of *Drôme*, *Isère* and *Hautes-Alpes*. After remaining united with the German empire till the middle of the 14th century, it was presented to France by Humbert II., the last sovereign lord of the province, who, dying

- childless (1348), bequeathed it to the grandson of Philippe VI. of France, on condition that the heir apparent to the throne should bear the title of *Dauphin*.
- 13.— 3. *Arpentait*. The proper meaning is to survey, to measure lands; in a figurative sense, to walk at a great pace.
- 14.— 1. *Les de Piernes*. Mr. and Mrs. de Piernes and their family.
4. *Collet monté*. A person of great affected gravity.
9. *Le poète décadent*. A name given, rather scornfully, to a modern class of writers.
10. *Les profanes*. The uninitiated.
18. *Ses grands yeux bleu sombre*. Her large dark blue eyes. When two adjectives are used together to indicate a color, they are used in the masculine singular form.
- 15.—11. *Vous n'êtes pas une enfant*. You are not a baby. *Enfant*, when used in a general sense to indicate boys or girls under about ten years of age, is masculine; but it is feminine when used for a girl in order to point both to her age and sex.
- 16.—19. *Richissime*. Very rich. This Latin form of superlative is sometimes used in familiar language; only a few adjectives are to be used in this form, e. g.: *grandissime, illustrissime, nobilissime, rarissime, révérendissime, savantissime*, etc.
- 20.— 3. *Enrubannée*. With her cap trimmed with large

Page Line

- pieces of ribbon according to the fashion adopted for the dress of nurses.
- 21.—22. *Garçonnière*. Boyish ; somewhat of a tomboy.
- 22.— 1. *Flirtaient*. One more of the words borrowed from the English language ; the noun flirtation is also in use.
- 23.—12. *Pliant bas*. A low camp-stool.
- 25.— 5. *Fécamp*. A seaport between Etretat and Havre in the department of *Seine-Inférieure*. Many fishing-boats are sent from Fécamp every Spring to fish cod and herring off the coast of Iceland and in the North Sea.
6. *Cette après-midi*. This noun is either masculine or feminine.
9. *Vous pourrez sauter*. You will enjoy a hop.
- 27.—15. *Périssaire*. A slender, light pleasure-boat for only one person who is sitting on the bottom of the boat.
- 29.—16. *Mon courrier*. My mail.
- 30.— 7. *Se remit à causer*. Resumed her talking.
- Notice the following meanings : *Je me suis bien remis de ma maladie*. I have quite recovered from my illness.
- Ils se remirent à table immédiatement*. They sat down to table immediately.
- Remettez-vous*. Compose yourself.
- Je m'en remets à vous pour cette affaire*. I trust to you for this business.
- 31.— 8. *Si elle eût consenti à être sincère avec elle-même, Simone se fût avoué*. These sentences may be construed also with the indicative : *Si elle*

Page Line

- avait consenti..... *Simone se serait avoué.*
 32.— 4. *Elle eût trouvé or elle aurait trouvé*, as said above.
 33.— 5. *Au cercle.* At his club.
 34.— 8. *Qu'il l'aurait enfin toute à lui.* She would at last be entirely his.

A lady, at the end of a letter, may write both : *Je suis tout à vous* and *je suis toute à vous*. The French Academy makes a distinction between these two ways of spelling. *Je suis tout à vous* is only a polite expression meaning : I am quite inclined to do a favor to you ; whereas *je suis toute à vous* indicates from the part of the fair writer some fondness for the person addressed and means : *Je suis prête à vous consacrer ma vie, ma personne.* I am ready to devote to your welfare my life, my person.

12. *Stations dans les magasins.* Shopping.
 35.—10, *Ils en étaient venus à vivre.* They had gone so far as to live.

Notice the following idioms :

Il faut en venir là. We must come to that at last.

Les deux garçons en vinrent aux mains.
 The two boys came to blows.

Où veut-il en venir? What is he aiming at?
Je le vois venir. Literally : I see him coming ; figuratively : I guess what his intentions are.

Quand je vins à parler de faire une prome-

Page Line

nade. When I came to speak of taking a walk.

Nous venons d'arriver. We have just arrived.

Nous venons voir vos livres. We come to see your books.

D'où vient-il que vous soyez si en retard ?

How is it that you are so late ?

- 35.—18. *Ses hôtes.* Her guests. The word is also used when speaking of one who entertains, or of the landlord of an inn, and then the feminine is *hôtesse*.

- 36.—1. *Ce n'était pas que parfois Simone ne souffrît..... Et aujourd'hui que rien ne venait la distraire de ses pensées.* Notice this idiomatic use of *que*. These sentences might be construed so : *Parfois Simone souffrait..... Aujourd'hui rien ne venait, etc.*

It is the same with the following sentences :

Si j'étais que de vous, je ferais cela.

C'est une belle chose que de garder un secret.

in which *que* might be dropped.

10. *Tout en lui sachant gré de sa proposition.* Though pleased with her offer.

Many French idioms are formed with the word *gré*, e. g. :

Cette mode est plus à mon gré. This fashion is more to my liking.

Tout va à mon gré. All is going on according to my wish.

Son voile flottait au gré du vent. Her veil waved in the wind.

Page Line

Bon gré, mal gré, il faut qu'il obéisse. Willing or unwilling he must obey.

Il a acheté ce terrain de gré à gré. He bought this piece of land by private contract (not at a public auction).

- 37.—11. *Jargon franco-anglais.* A confused mixture of French and English.
12. *Revue.* A magazine. One of the most celebrated French magazines is *la Revue des Deux-Mondes.*
22. *Monsieur prévient Madame.* The well trained servants use the third person when speaking to their masters.
- 38.—3. *C'est bien, fit-elle.* Very well, she replied. The verb *faire* is sometimes used with the meaning of to say, to reply, to exclaim, chiefly when the reply or exclamation is accompanied with some gesture.
17. *Le baigneur.* In this instance a man whose business is to take care of the persons who are taking a bath; the feminine is *baigneuse.* *Baigneur* and *baigneuse* are also used when speaking of people staying at a bathing-place.
20. *Grand ouverts.* Wide open. *Grand* is used here as an adverb and consequently invariable. See note p. 5, l. 12, about *tout.*
22. *Causantes.* In a talkative mood. This word, which is the present participle of *causer*, is used here as an adjective and agree in gender and number with the noun to which it refers. Distinguish carefully between the two mean-

Page Line

ings : *une femme causante*, a lady who is inclined to talk ; *une femme causant*, a lady in the act of talking, whatever may be her propensity to talk.

39.— 7. *Modestes*. Unassuming.

20. *Mi-jambe*. *Mi* has the meaning of the English prefix *mid*, but it is not so extensively used : *la mi-septembre*, the middle of the month of September.

40.— 2. *Il est magnifique ainsi campé avec sa périssoire*. He looks splendidly while thus standing and lifting his boat.

3. *Est taillé comme un antique*. As well shaped as a statue carved by an ancient sculptor.

41.— 5. *Faut pas avoir peur*. You must not be afraid. That is a familiar way of speaking ; the full sentence is : *Il ne faut pas avoir peur*.

12. *Si à ce moment il n'y eût pas eu*. As seen before, that might be written : *Si..... il n'y avait pas eu*.

42.— 2. *Pagaie*. A special oar with two short flat paddles, used to manage the boat *périssoire*.

22. *Je ne sais au juste*. I cannot say exactly. After *savoir*, *pas* and *point* are dropped, except when *savoir* is used with its primitive meaning : *Je ne sais pas le français*. I do not know French.

44.—17. *Je suis à vous*. I am at your disposition.

Notice the following expressions :

Madame n'y est pas. My mistress is not at home.

Page Line

Où en est-il du français ? How far advanced is he in French ?

Il en est encore aux éléments. He is still studying the first principles.

Y êtes-vous ? Do you understand ?

Il n'en est rien. It is nothing of the case.

Ne soyez pas fâché contre moi, je ne suis pour rien dans votre malheur. Be not angry with me, I am not the cause of your misfortune.

Nous allons à la pêche, voulez-vous être des nôtres. We go fishing, will you join our party.

Ça y est, vous avez compris. All right, you understood.

- 46.—15. *Brandy.* The French word for brandy is *eau-de-vie*, in the plural *eaux-de-vie*. The best French brandy is manufactured in *Cognac*, a small town in the department of *Charente*.
18. *Mayonnaise.* A cold sauce for chickens, lobsters, etc., made of sweet oil, vinegar, salt, pepper and the yolk of an egg carefully mixed.
- 47.— 2. *Objectif.* Camera.
5. *La bande joyeuse de Garnier.* A picture by Garnier, a French painter.
19. *La Vie Mondaine.* The title of a newspaper of fashion.
- 48.—19. *Vous êtes toute chose.* A familiar expression meaning: you are in a sad mind, you look blue.
19. *Vos bonnes gens français.* With the word *gens*

Page Line

meaning people, the preceding adjectives must be in the feminine and the following in the masculine, e. g.

Quelles méchantes gens ce sont ! How wicked these people are !

Toutes les vieilles gens sont soupçonneux.
All old people are suspicious.

Certaines gens étudient toute leur vie. Some people spend their whole life in studying.

There are a few exceptions :

Devenus vieux et infirmes, ces bonnes gens ne pouvaient plus gagner leur vie. As they had grown old and infirm, these good people were no longer able to earn their living. Here *devenus vieux et infirmes* form a distinct sentence.

Tous les honnêtes gens. All honest people. *Tous* is in the masculine because the adjective *honnête* is the same either in the masculine or the feminine gender.

Tous les gens sensés. All people of good sense.

Tous les gens qui réfléchissent. All people who reflect.

Tous les gens de bien. All honest people.

In these sentences the word *tous* alone precedes *gens*.

It is the same when *gens* more particularly refers to men, as in the expressions: *gens de lettres*, literary people ; *gens d'affaires*, men of business ; *gens d'église*, churchmen.

Page Line

49.—16. *L'escouade de ses musiciens.* Her band of musicians. In military language *escouade* means a small part of a company under a corporal's command.

49.—22. *Verres de champagne.* Glasses full of Champagne wine. *Champagne*, formerly a province of France, now forming the departments of Aube, Marne, Ardennes, Haute-Marne, and a part of the departments of Yonne, Seine-et-Marne and Aisne, has given her name to the produce of her vineyards.

Sparkling or effervescent (*mousseux*) Champagne wine is the result of a peculiar treatment during fermentation.

They say now in French: *un verre de champagne, un verre de bourgogne*, instead of *un verre de vin de Champagne, un verre de vin de Bourgogne*.

53.—21. *La société Gunter.* Mrs. Gunter's coterie.

54.—10. *Psychologue.* A man well versed in the feelings and operations of the human soul.

A class of modern French writers, among which Paul Bourget is one of the most conspicuous, is known under this name.

58.—4. *Farandole.* A very lively Provençal dance in which the dancers go hand in hand together.

9. *J'ai mal à la tête.* I have headache. Notice this French idiom to express any bodily pain, e. g.: *J'ai mal au pied.* I have a sore foot. Never say: *J'ai mal à mon pied.* You can

Page Line

feel a pain in your own foot, but never in your neighbor's foot.

- 60.— 3. *Vous savez bien que nous ne devons rentrer que pour dîner.* You know we are to return only at dinner-time.

The word *bien* is used here rather as an expletive ; but it is not always so, e. g. :

Ce monsieur connaît bien le français. This gentleman is thoroughly acquainted with the French language.

Mon dictionnaire est bien meilleur que le vôtre. My dictionary is much better than yours.

Il fait bien d'étudier le français. He is right to study French.

The verb *devoir* has several meanings, e. g. :

Il doit y avoir quelque malentendu entre eux. Some misunderstanding is likely to exist between them.

Les enfants doivent obéir à leur père. Children must obey their father.

Vous devriez renvoyer ce domestique. You ought to dismiss this servant.

Je dois quatre dollars à ce libraire. I owe four dollars to this bookseller.

Je vous dois mon succès dans cette entreprise. I am indebted to you for being successful in this enterprise.

Vous devez m'écouter. You are obliged to listen to me.

- 61.—11. *Un galop d'Offenbach.* A piece of music appro-

priate to a gallopade and composed by Offenbach.

Jacques Offenbach, a French composer, was born of German-Jewish parents in Cologne (1819) and died in Paris (1880). After studying at the Paris Conservatory of music, then under the direction of Cherubini, he was introduced to the notice of the music-publishers by his music to several of De Musset's songs, and by his setting of La Fontaine's fables to music.

Some of his brightest and prettiest works were brought out during his managing of the theater Comte in the passage Choiseul ; chiefly one-act pieces, they were full of mirth and melody and quite inoffensive. *Les deux Aveugles, la Rose de Saint-Flour, le Mariage aux lanternes*, are among the most popular.

Later he turned to opera-bouffe and produced successively *Orphée aux Enfers, Barbe-bleue, la Grande-Duchesse de Gerolstein, la Perichole, Geneviève de Brabant* and *les Brigands*.

He was in great favor with the public of all countries, but his rank as a composer is not at all proportionate to the popularity he attained.

- 63.— 1. *Les chevaux filaient vite.* The horses were running at full speed.
 64.— 7. *Elle se prenait à douter.* She was beginning to doubt.

Notice the following idioms :

Page Line

La rivière se prend. The river is getting frozen.

Vous vous y prenez mal pour faire cela. You go the wrong way to do that.

Ils se sont pris de querelle pour un rien. They quarrelled about a trifle.

Ils se sont pris d'amitié l'un pour l'autre. They took a liking to each other.

Je m'en prends à vous de ma déconvenue. I lay the blame on you for my discomfiture.

De la manière dont il s'y prend pour étudier, il réussira. The way he studies, he will succeed.

65. -- 4. *Bien des ménages sont comme le nôtre.* Many couples are in the same situation that we are.

Monsieur et Madame Daubry font assez mauvais ménage. Mr. and Mrs. Daubry are not in very good terms with each other.

Ils entreront bientôt en ménage. They will soon begin house-keeping.

Sa femme entend bien le ménage. His wife is a good house-keeper.

66.—21. *Si elle allait à lui, bien franchement, lui demander.* If she would go frankly to him and request him.

Aller is used in many idioms; the following are a few of the most frequent occurrence:

Après mon dîner, je vais écrire à mon ami. After my dinner, I am going to write to my friend.

Comment va Madame Daubry ce matin?

Page Line

How is Mrs. Daubry this morning?

Madame Daubry y est-elle ?—Non, Monsieur, mais elle va rentrer dans quelques instants. Is Mrs. Daubry at home?—No, Sir, but she will come back in a few moments.

Ce costume va fort bien à cette dame. This dress fits this lady very well.

Il y va de mon bonheur. My happiness is at stake.

- 67.—14. *Et continua..... à chercher ce qu'elle dirait à son mari.* And went on thinking about what she would say to her husband.

The verb *continuer* is followed either by *à* or by *de*. Some purists make a small distinction between the meaning with the preposition *à* and the meaning with the preposition *de*, as illustrated by the two following sentences: *Cet homme continue à jouer.* This man keeps on gambling. *Cet homme continue de jouer.* This man is going on with his game.

But in colloquial language it makes no difference whether *à* or *de* be used.

- 68.— 6. *La grand'route.* The high-way. The adjective *grand* forms with some feminine words several compound words in which the *e* of the feminine *grande* is dropped and its place taken by an apostroph; in the plural form the word *grand* remains unchanged, e. g.: *la grand'route, les grand'routes; la grand'mère, les grand'mères.*

21. *Une longue-vue.* A spy-glass.

Page Line

69.— 8. *Aucune voile n'était en vue qui pût.* Notice that the verb *pût* is in the subjunctive mood.

After *le plus, le premier, le dernier, le meilleur, le moindre, le seul, aucun, personne*, and other superlatives, the indicative may be used when there is no uncertainty in the affirmation ; but if there is any uncertainty, the subjunctive, e. g. :

La tour Eiffel est le plus haut monument que vous pouvez voir à Paris.

La tour Eiffel est le plus haut monument que vous puissiez voir.

In the first sentence the indicative is used because it is quite certain that no other monument in Paris is higher than the Eiffel tower. In the second, the subjunctive indicates that some doubt remains in the mind of the writer.

70.—15. *Bien plus qu'elle ne le croyait.* Much more than she believed.

After the words *plus, moins, mieux, meilleur, moindre, pire, autre, autrement*, the word *ne* is to be used if the first sentence is affirmative. *Il est plus riche que vous ne l'êtes.* He is richer than you are.

If the first sentence is negative, *ne* is not to be used. *Je ne suis ni plus riche ni plus heureux que je l'étais il y a dix ans.* I am neither richer nor happier than I was ten years ago.

It is the same if the first sentence is interrogative. *Croyez-vous que je sois plus satis-*

ROMANS CHOISIS.

60 cents each,

or less than one half the price charged for the Paris editions

- No. 1.—DOSIA, - - - BY MME. HENRY GRVILLE.
No. 2.—L'ABBE CONSTANTIN, - BY LUDOVIC HALÉVY.
No. 3.—LE MARIAGE DE GÉRARD, • BY ANDRE THEURIET.
No. 4.—LE ROI DES MONTAGNES, - BY EDMOND ABOUT.
No. 5.—LE MARIAGE DE GABRIELLE, BY DANIEL LESUEUR.
No. 6.—L'AMI FRITZ, - - - BY ERCKMANN-CHATRIAN.
No. 7.—L'OMBRA, - - - BY A. GENNEVRAYE.
No. 8.—LE MAITRE DE FORGES, - BY GEORGES OHNET.
No. 9.—LA NEUVAINES DE COLETTE. * * *
No. 10.—PERDUE. - - - BY MME HENRY GRÉVILLE
No. 11.—MADEMOISELLE SOLANGE, (TERRE DE FRANCE.)
BY FRANCOIS DE JULLIOT.
Ouvrage couronné par l'Académie Française.
No. 12.—VAILLANTE, ou CE QUE FEMME VEUT, BY
JACQUES VINCENT. (Montyon prize.)
No. 13.—LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS
JOURS, - - - - BY JULES VERNE.
No. 14.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.
BY OCTAVE FEUILLET
No. 15.—LA MAISON DE PENARVAN. BY JULES SANDEAU
No. 16.—L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE BY EDMOND ABOUT
No. 17.—COSIA ET LE ROYAUME DU DAHOMEY.
BY M. DURRAND.
No. 18.—SANS FAMILLE. PAR H. MALOT.
Arranged and abridged by PROF. P. BERCY.
No. 19.—MON ONCLE ET MON CURÉ. BY JEAN DE LA BRÊTE.
Couronné par l'Académie Française.
No. 20.—LA LIZARDIERE, BY HENRI DE BORNIER.

Others in Preparation :

EDUCATIONAL FRENCH WORKS

OF

PAUL BERCY, B.L., L.D.

LIVRE DES ENFANTS—pour l'étude du français, profusely illus. 12mo, Cloth.. 50 Cents.

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS
pour l'étude du Français, with 55 illustrations, 12mo, Cloth.....75 Cents.

LA LANGUE FRANÇAISE (First part)—
Méthode pratique pour l'étude de cette langue. 12mo, Cloth..... \$1.25.

LA LANGUE FRANÇAISE (Second part)—
for intermediate classes. *Variétés historiques et littéraires*. 12mo, Cloth..... \$1.25.

SANS FAMILLE. By HECTOR MALOT.
Arranged and abridged by PAUL BERCY,
12mo, Cloth \$1.00.
Paper.....60 Cents.

LE FRANÇAIS PRATIQUE. A new and rapid method for the study of French.
1 vol., 12mo, cloth..... \$1.00.

Des Kindes Erstes Buch. Nach Paul Bercy's "*Premier Livre des Enfants*," von WILHELM RIPPE, forty illustrations, 12mo, boards.....40 Cents.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

~~DUE AUG 27 1922~~

DUE JAN 12 '33

